



## FRANCO ÉCOSSAISE



---

---

### LE MOT DU PRÉSIDENT

*N'ayant pu, une fois encore, comme en 2020, publier un bulletin au mois de juin voici de nouveau un numéro double.*

*Vous y trouverez l'érudite conférence que Bernard Damant a consacrée à la musique au temps de Marie Stuart en avril 2018, le compte-rendu de la journée organisée par Lydie Delalande et George Mutch sur les pas de Thomas Blaikie au jardin de Bagatelle et au parc Monceau en octobre 2020, des extraits de la conférence donnée en novembre dernier par George Mutch sur Grace Dalrymple Elliot, et un aperçu illustré du tour des Highlands effectué par le duc de Bordeaux en 1852.*

*Cette année 2021 a été hélas assombrie par les décès successifs, en février, de notre ancien vice-président Pierre De Baecker; en juin, de Jean Guéguinou, président du comité de patronage et, en août, de Michel Duchein, membre de notre comité directeur.*

*Je me permets de souhaiter à tous les lecteurs de ce bulletin la meilleure année 2022 possible et espère que celle-ci verra la fin du cauchemar de cette pandémie et que nous pourrions retrouver nos équilibres.*

*L'espoir fait vivre, dit-on, aussi, il faut croire que le voyage avec nos amis de la Franco-Scottish Society of Scotland du 7 au 15 juin dans les Hauts de France et les réunions prévues pour le premier semestre 2022 ne seront pas annulés.*

*La mise en place du site internet de l'association a pris un peu de retard et il sera opérationnel, sauf nouvelles difficultés, avant l'été prochain.*

*Je dois enfin signaler à tous les admirateurs de Marie Stuart la nouvelle publication érudite de ses œuvres littéraires aux classiques Garnier.*

*Thierry Rechniewski  
Le 12 décembre 2021*

## Grace Dalrymple Elliot : courtisane écossaise, témoin de la Révolution française

(Extraits d'une conférence prononcée le 10 novembre 2021 en l'Ancien Collège des Écossais)

De l'enfance et de la jeunesse de Grace Dalrymple Elliot, nous ne savons pas grand-chose. Elle est née à Édimbourg, on avance la date de 1754. Son père, Hugh, est avocat. Avec son épouse, Grissel, il a quatre enfants dont la dernière, Grissel également, va changer de prénom pour devenir Grace. Le mariage n'est pas placé sous le signe du bonheur et le couple finit par se séparer en raison des relations extra-conjugales du mari. Peu de temps après la mort de sa mère, Grace est envoyée en France dans un couvent des Ursulines à Lille.

Que l'éducation d'une jeune fille protestante soit confiée à une communauté religieuse catholique n'a rien de surprenant. C'est une pratique courante chez les grandes familles bourgeoises ou aristocrates, tant anglaises qu'écossaises. La famille de Grace est fière d'être attachée aux Stairs, aristocrates protestants. Pourtant, Lady Frances Shelley, sa nièce, note dans son journal intime que la famille du côté maternel était jacobite – et les Jacobites étaient majoritairement catholiques. La famille Dalrymple, serait-elle plutôt de confession catholique ?

Grace revient en Angleterre à l'âge de 16 ans ; elle ne retourne pas en Écosse mais s'installe à Londres, chez son père. Ce dernier s'y est créé une nouvelle vie, s'engageant politiquement, écrivant des vers à caractère polémique ; il décroche son diplôme de droit anglais et en 1771, il est nommé au poste de Procureur Général à Grenade, dans les Antilles.

Il a à charge une jeune fille belle, spirituelle, intelligente. On dit qu'elle est « aussi rose qu'Hébé, aussi gracieuse que Vénus » ; un admirateur compare son teint « aux nuées que l'Aurore teint en rose au lever d'un jour de mai ». Son biographe, Horace Bleackley, écrit : « Son caractère aimable et doux, sa vivacité juvénile plaisaient à tous ; la plupart la trouvaient belle, mais le charme de ses traits attirait moins l'attention que sa taille, beaucoup plus élevée que ne l'est en général celle des femmes. Toutefois, elle était d'une grande finesse de lignes, sans rien de grossier ou d'inélégant : une belle fille d'Écosse, pleine de vie et de santé. »

Il est impossible de savoir si Hugh Dalrymple hésite à faire face à ses

responsabilités paternelles, s'il ne veut pas que sa fille l'accompagne aux Antilles ou si Grace elle-même souhaite rester à Londres. Toujours est-il qu'elle rencontre un certain John Elliot, médecin de son état, et bien plus âgé qu'elle. Elliot est frappé par sa beauté et lui fait une offre de mariage qu'elle accepte immédiatement, consentement aussi inconsidéré que la proposition qui lui est faite. Ce mariage, si peu convenable, ne sera pas heureux : la différence d'âge – vingt ans – et de personnalité est telle qu'il ne pourra jamais exister une vraie affection entre eux.

Écossais, John Elliot fait des études de médecine et devient chirurgien à bord d'un navire corsaire. La fortune accumulée au cours de quelques années sur les flots lui permet de s'installer à Londres. Devenu ami d'un autre médecin écossais, Sir William Duncan, Elliott reprend le cabinet de ce dernier et évolue dans les milieux privilégiés de la capitale. Sur le plan physique, il est petit, ne mesurant que 1m50, il a le teint jaunâtre, les traits de son visage sont grossiers. Mais on dit à sa décharge que c'est le bon sens même et de ce fait qu'il est typiquement écossais.

Le docteur Elliot soigne des patients de la haute bourgeoisie ou de l'aristocratie ; extrêmement disponible, il rend visite à ses malades matin, midi et soir. Il va faire un bon parti pour la belle Grace. Dalrymple pense sans doute qu'il fait de son mieux pour elle en appuyant le mariage. En août 1774, le *Town and Country Magazine* informe ses lecteurs que Grace « attirait l'attention des hommes et comptait de nombreux prétendants alors qu'elle avait à peine dix-sept ans. Le docteur E... figurait parmi ses admirateurs. Une parente avisée la conseillait d'écouter les déclarations du médecin, car à cette époque-là, il soignait de nombreux patients et avait déjà amassé une fortune considérable. »

Le mariage a lieu le 19 octobre 1771 à Londres en la vieille église de St Pancras. Le père de Grace sert de témoin, de même qu'une certaine Mary Dalrymple, peut-être la belle-mère de Grace. Bleackley se prononce sur ce mariage : « Il est douteux que Grace eût une réelle affection pour le soupirant, mais, en fille obéissante, elle promit de devenir la femme du docteur Elliot. Toute jeune qu'elle

*fût, elle comprenait que c'était pour elle un beau mariage. [...] La perspective d'avoir un intérieur luxueux et de rouler carrosse flattait sa vanité, et elle ne s'attarda pas à considérer si elle aimait. »*

Grace, désormais Mrs Elliot, est installée dans la maison de ville de son mari, dans Cecil Street. Peu de temps après son mariage, Grace est enceinte et donne naissance à un fils en septembre 1772 ; l'enfant est baptisé quinze jours après. Il va mourir avant d'atteindre l'âge de deux ans.

Le mariage est voué à l'échec. Grace commence à comprendre qu'elle est piégée dans une relation sans amour. L'éducation reçue en France et l'absence maternelle ne l'ont pas du tout préparée à la vie londonienne. Son mari est souvent absent, prisonnier du cercle vicieux de la quête de l'argent et la recherche de nouveaux patients. Grace crée de nouvelles fréquentations ; elle se fait accompagner dans les brillantes soirées et c'est dans ce contexte qu'elle rencontre le jeune aristocrate qui va bouleverser sa vie.

Arthur Annesley, le Vicomte Valentia, rencontre Grace dans les soirées mondaines que le docteur Elliot autorise son épouse à fréquenter, souvent accompagnée de personnes considérées comme des amis. Pour le *Town and Country Magazine*, Grace est l'une des dames les plus heureuses du métropole, enviée par toutes les femmes mariées qui la connaissent et courtisée par tous les hommes qui la croisent. Mais le docteur Elliot ne tarde pas à soupçonner sa femme de préférer la société d'autres hommes à la sienne.

Aux yeux de Grace, Lord Valentia a tout pour lui : sa carrure d'athlète et son visage agréable et souriant font de lui l'antithèse du petit médecin écossais. Valentia n'en est pas à sa première maîtresse. Comme l'écrit l'homme politique, écrivain et esthète Horace Walpole, « *Lord Valentia a préféré la jolie épouse du Dr Elliot à sa propre épouse ordinaire.* »

Même si Grace et Valentia jouent la carte de la discrétion – il se retrouvent le plus souvent dans un *bagnio* – leur liaison est de notoriété publique : la situation devient vite intenable pour le pauvre docteur. Humilié, il ne lui reste que le divorce. Grace est chassée de la maison de son mari. D'aucuns la disent exilée à la campagne, d'autres affirment que son frère l'a expédiée en France dans un couvent pour éviter un mauvais mariage, vraisemblablement avec Valentia. Elliot est

obligé de lui verser un peu d'argent mais elle a du mal à subvenir à ses besoins. Sa sœur aînée et ses tantes refusent de lui venir en aide ; elles se contentent de prier le docteur Elliot de reprendre une épouse repentie. Il refuse ; il exige le divorce.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le divorce est très compliqué d'un point de vue juridique. Elliot opte pour la solution la plus simple, à savoir le divorce prononcé par la Chambre des Lords. La procédure prend deux ans. En mars 1776, il obtient gain de cause et le divorce tant attendu. Valentia est condamné à lui verser des dommages-intérêts à hauteur de £ 12 000 ; pour sa part, Elliot doit verser à son ex-épouse une pension alimentaire de £ 200 annuelles. S'il s'en sort avec sa fortune et sa réputation intactes, il n'en va pas de même pour l'infortunée Grace.

Au printemps 1775, Grace se sépare définitivement de Valentia à qui elle ne peut pardonner d'être marié. C'est ainsi que la séduisante Écossaise débute sa longue carrière de demi-mondaine. Elle entame une courte liaison avec un propriétaire terrien, William Bird. Appelée à retourner dans la propriété familiale, Bird est absent plus longtemps que prévu. Grace s'ennuie, elle va chercher ailleurs et lors d'une fête à Hampton Court, fait la connaissance de Lord Cholmondeley. Lorsqu'il regagne Londres, Bird apprend que Grace l'a laissé pour un autre.

Pour Grace c'est le début de la plus longue liaison qu'elle va connaître. Le divorce est sur le point d'être prononcé, elle n'a aucun espoir d'épouser celui qui a détruit sa réputation. La rencontre avec Cholmondeley lui donne un nouvel espoir : c'est la naissance d'une profonde amitié qui va durer quelque cinquante ans.

Cholmondeley est grand et beau ; on le dit convivial – c'est le partenaire idéal pour Grace qui ressemble de plus en plus à une gravure de mode : ses tenues sont plus somptueuses que celles de la duchesse de Devonshire et la comtesse de Derby, les deux femmes les plus élégantes du royaume. L'idylle continue tout au long de l'année 1776 et l'année suivante, Grace se fait peindre par Thomas Gainsborough sans doute à la demande de son nouveau protecteur. Gainsborough est un des plus célèbres portraitistes de la Grande-Bretagne du XVIII<sup>e</sup> siècle et avec Joshua Reynolds, il domine la seconde moitié du siècle.



*Thomas Gainsborough, 1778,  
Metropolitan Museum*

Le portrait, huile sur toile, est exposé à la Royal Academy en avril 1778. Le savant édifice de la chevelure gonflée et poudrée ajoute à la taille très élancée de Grace. Elle porte une robe d'un jaune doré, mise en valeur par le mince ruban noir autour du cou, les boucles d'oreilles, les bracelets de perles, et les escarpins de soie blanche. Elle est l'élégance même.

Son allure statuesque la distingue des autres femmes. À une époque où les Écossaises sont en général plus grandes que les Anglaises, Grace semble être plus grande que la moyenne, détail confirmé par Bleackley : « *Elle était plus remarquable par sa taille que par la beauté de ses traits, car elle était*

*exceptionnellement grande* ». D'où les surnoms dont on l'affuble : 'The great Dally' et 'Dally the Tall'. Les femmes jalouses l'appellent 'Le Colosse'. Lady Craven la surnomme 'Glumdalclitch', en souvenir de la jeune géante des *Voyages de Gulliver*. Grace doit mesurer 1m80 – peut-être plus. Pendant son premier séjour parisien on dit d'elle qu'elle est trop grande pour être admirable ; certains diront que c'est un monstre agréable !

Grace a désormais sa loge personnelle à l'Opéra ; elle se promène dans Londres dans une calèche sur laquelle est reproduite la couronne de son amant. La famille de ce dernier est horrifiée, Grace finit par la faire enlever, mais non pas avant de faire

<sup>2</sup> *National Library of Scotland, Adv. MS. 23.6.24*

promettre à Cholmondeley qu'elle va porter la même couronne de façon légitime dans un avenir très proche. Elle semble nourrir l'espoir d'épouser son amant. Il fait partie de la haute aristocratie du pays, est riche et peut offrir à Grace tout ce qu'elle veut. Mais la pression de la famille est prépondérante. Le mariage n'aura pas lieu.

De son côté, le jeune lord finit par se fatiguer de la liaison et l'inévitable rupture se produit en mai 1779. Non sans fantaisie, un journaliste anonyme commente cette rupture et ses conséquences : « *La séparation entre lord C... et sa bien-aimée miss D... a été provoquée par l'insistance avec laquelle cette dernière a exigé l'exécution de la promesse de mariage que lui aurait faite son noble amant. Sa Seigneurie ayant hésité, la jeune femme, dans un accès de colère, a commandé des chevaux de poste et s'est dirigée vers Douvres d'où elle est allée sur le continent chercher refuge dans un cloître.* »

Grace connaît déjà bon nombre d'aristocrates français, tous anglophiles, notamment le duc de Lauzun, le duc de Chartres, le duc de Fitz-James et le comte d'Artois. Elle s'installe à Paris et part à la recherche d'un nouveau protecteur. Elle est activement courtisée par le comte d'Artois, le frère du roi, et par le duc de Chartres, son cousin. Malgré la querelle entre la France et la Grande-Bretagne au sujet de la guerre d'Amérique, les choses d'Angleterre sont très à la mode en France, et l'aristocratie française importe d'Angleterre ses tenues vestimentaires, ses chevaux, ses jockeys, ses jardiniers – et ses maîtresses.

Grace passe deux ans en France, tout d'abord comme la maîtresse du comte d'Artois et ensuite celle du duc de Chartres. Ce dernier est grand, bon vivant ; c'est aussi un ami intime du prince de Galles. Sa nouvelle maîtresse le trouve fiable, il existe un vrai courant d'affection entre eux. Elle retourne régulièrement en Angleterre. Au mois d'avril 1781, à un moment où le duc de Chartres semble moins s'intéresser à elle, Lord Cholmondeley débarque à Paris et renoue avec elle. Grace prend alors la décision de retourner en Angleterre et arrive à Londres alors que le prince de Galles se sépare de sa maîtresse attitrée et cherche de nouvelles conquêtes.

Ce sera encore un nouveau tournant dans la vie de Grace. Pendant son absence en France, ses deux grandes rivales – Mary Darby Robinson et Elizabeth Armistead – ont réussi à s'attirer les faveurs du prince. Alors pourquoi pas elle ? En effet, il lui faut seulement quelques semaines pour devenir

sa maîtresse.

George Augustus Frederick a 18 ans ; il est jeune, beau, intelligent – on est loin de l'homme obèse tel que nous avons l'habitude de nous le figurer. La presse populaire fait état de la nouvelle liaison et prend un malin plaisir à évoquer les rivalités entre la maîtresse répudiée, et 'Dally la Grande'.

La nouvelle intrigue se déroule dans le plus grand secret. On ne voit jamais l'équipage royal s'arrêter devant la porte de Mrs Elliot ; quelques journaux vont jusqu'à prétendre qu'elle a échoué dans ses entreprises auprès du prince et que, de désespoir, elle entend retourner à Paris. Grace ne reste pas longtemps avec le prince de Galles. Un tabloïde ironise sur leur liaison et soutient qu'elle n'a duré qu'une heure ! Grace et 'Prinny' ne sont ensemble que l'espace de quelques semaines, ou quelques mois tout au plus.



*Thomas Gainsborough, 1778, Frick Collection*

Fin juin ou début juillet, Grace est de nouveau enceinte. C'est vers cette période que Gainsborough peint un second portrait d'elle. De nouveau, elle a un ruban noir autour du cou, mais cette fois-ci, il tient en place ses boucles d'oreilles en or ; une émeraude est épinglée à son corsage. Elle est parfaitement maquillée : les sourcils noircis, les joues roses et, sur la joue gauche, une mouche dont l'emplacement soigneusement choisi transmet un message codé. Ses traits répondent parfaitement aux canons de la beauté de l'époque : le front haut, le visage

en forme de cœur, la peau lisse et blanche, le cou long et blanc, les épaules arrondies avec élégance.

Grace fait savoir que c'est le prince de Galles qui est le père de l'enfant qu'elle porte. Elle fait valoir qu'elle a cessé toutes relations avec le duc de Chartres et que Cholmondeley l'a quittée aussi. Elle s'attend à ce que le prince ne l'abandonne pas dans un moment aussi crucial. La prenant en pitié, il semble être disposé à croire ce qu'elle lui dit. La presse commente abondamment l'affaire.

Grace accouche d'une petite fille le 30 mars 1782 et le tout Londres attend anxieusement que le royal père témoigne de quelque manière qu'il reconnaît l'enfant. Lord Cholmondeley rentre de Paris. D'aucuns présumant que c'est lui le père, mais on évoque un troisième homme, le comte d'Egremont, autre intime de Grace. Enfin, c'est Cholmondeley qui prend l'enfant en charge, comme sa propre fille. Pourtant, c'est le nom du prince de Galles qui figure sur l'acte de naissance, et lorsqu'on porte la petite sur les fonts baptismaux, elle porte le nom d'Elliot, mais sera baptisée Georgiana Augusta Frederica, soit la forme féminine des prénoms du prince. Ce dernier ne rejette pas les affirmations de son ancienne maîtresse, ni ne fait aucun effort pour faire modifier l'acte de naissance. Il va s'intéresser paternellement à la fillette.

Grace se sent libre de retourner en France auprès du duc de Chartres, en partie à cause des dettes considérables qu'elle a accumulées et qu'elle est incapable de rembourser. Tout se passe pour le mieux, même si le duc a une nouvelle favorite, Madame de Buffon, que Grace déteste cordialement. Pendant quatre ans, « Dally la Grande » habite alternativement Paris et Londres, brillant, dans les deux capitales, aux dires de Bleackley « *comme une étoile de première grandeur parmi les 'belles impures' à la mode.* »

À la mort de son père en novembre 1785, le duc de Chartres devient duc d'Orléans ; il installe Grace rue de Valois, à proximité du Palais Royal. Sa fille l'y rejoint parfois ; la petite Georgiana fait même la connaissance de la reine Marie-Antoinette qui loue sa grande beauté.

Mais sa liaison avec le duc d'Orléans semble s'estomper quelque peu et Grace s'installe dans un hôtel particulier, construit juste avant la Révolution par le duc sur un terrain qu'il a acquis. Classé aujourd'hui monument historique, ce bel hôtel de style néoclassique, sis 31 rue de Miromesnil dans le 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris, est la résidence de Grace pendant une dizaine d'années. Elle

le vend autour de 1800 et achète une villa à Meudon.

On reste plus ou moins sans nouvelles d'elle en Angleterre, pendant la décennie qui suit. Ses compatriotes restent dans l'ignorance de son sort. La presse parle rarement d'elle. Notons, toutefois, que le journal *The World* annonce en 1793 dans un petit entrefilet : « *Mrs Eliot, l'ancienne favorite de lord Cholmondeley, est dans la plus affreuse misère en France.* » Comme elle était l'amie intime du duc d'Orléans, tout le monde imagine qu'elle a été parmi les victimes de la Terreur. La réalité est autre ...

Grace fait plusieurs voyages à Spa et à Bruxelles pour le compte de la reine et pour celui du comte d'Orléans. Bon nombre de royalistes se sont exilés dans ces villes. Au printemps de 1790, elle se rend à Bruxelles mais on ne sait pas dans quel but. Plus tard, elle entreprend le même voyage, cette fois-ci à la demande de la reine avec qui elle entretient des relations très cordiales. La reine se rend à plusieurs reprises chez Grace à Meudon, où elle prend du plaisir à se promener dans son jardin. Cette fois-ci, sa mission consiste à servir de messagère entre Marie-Antoinette et les Autrichiens. C'est un voyage qu'elle n'a pas envisagé de faire, mais elle accepte volontiers car elle est heureuse de rendre service à la souveraine. Plus tard dans la même année, Grace retourne en Belgique, elle est absente de Paris pendant plusieurs mois et rencontre sur place le comte de Provence, le futur Louis XVIII.

La sympathie de Grace pour le roi, la reine et la cause royaliste est connue ; dans les cercles royalistes, on sait qu'elle est fiable et courageuse, mais on peut difficilement dire qu'elle fait partie d'un véritable réseau d'espionnage. Ses sentiments pro-royalistes et antirévolutionnaires sont de notoriété publique et de ce fait, elle est dans la ligne de mire des autorités.

Il n'est guère surprenant de voir les gardes révolutionnaires faire irruption chez elle rue de Miromesnil et commencer la perquisition. Ils trouvent une lettre que Grace est censée faire parvenir en Angleterre et qui est destinée à Charles Fox, homme d'État britannique et l'un des principales figures du parti Whig ; ils annoncent que Grace sera guillotinée le lendemain, convaincus qu'ils détiennent la preuve qu'elle est de mèche avec les ennemis de la République. Grace a beau leur expliquer que Fox soutient la cause révolutionnaire et qu'il correspond régulièrement avec la Comité de surveillance révolutionnaire. Elle est arrêtée et conduite au poste de garde le plus proche. On la conduit ensuite à la

mairie sur l'île de la Cité où le magistrat lui annonce que vu la gravité de la situation, elle doit comparaître devant le Comité qui siège dans les anciens appartements royaux dans le Pavillon de Flore aux Tuileries. L'avocat Vergniaud y prend sa défense : « *M. Fox est notre ami, c'est l'ami d'une nation libre ; il soutient la Révolution avec ardeur.* » On demande à Grace de lire et traduire la lettre en question, lettre enthousiaste en faveur du peuple français. Grace est relâchée, mais elle sait qu'elle est en danger et que sa vie est menacée.

Toujours prête à porter secours quand elle le peut, Grace sauve l'ancien gouverneur des Tuileries, le marquis de Champcenetz, bien qu'il soit l'ennemi juré du duc d'Orléans. Elle accueille le malheureux dans son hôtel particulier et le cache entre deux matelas dans une alcôve dans sa chambre à coucher. Les gardes ne tardent pas à faire irruption chez elle de nouveau. Couchée dans son lit, Grace fait face, convaincue que Dieu va lui inspirer tout le courage nécessaire. Elle reste calme, répond aux questions posées. Les intrus, n'ayant rien trouvé, s'en vont. Champcenetz est sauvé. Lorsque les portes de Paris sont de nouveau ouvertes, Grace l'accompagne à Meudon, où il reste trois mois. Il gagne ensuite Boulogne et finalement l'Angleterre. Le duc d'Orléans met Grace en garde et la conseille de faire très, très attention.

Sous la Terreur, Grace va connaître quatre prisons différentes : Sainte-Pélagie, les Récollets, Plessis et la prison des Carmes. Elle séjourne très brièvement à Ste-Pélagie où elle retrouve des personnes de sa connaissance, comme Madame du Barry et le duc de Biron. Elle y est interrogée par le Comité de salut public à propos d'une lettre trouvée dans les affaires du duc d'Orléans. Il y est question de chevaux, de paris de courses, de Newmarket. Les autorités se demandent s'il ne s'agit pas d'un code : le vocabulaire hippique leur est apparemment inconnu et ils semblent ignorer la passion du duc pour tout ce qui touche aux chevaux. Grace est interrogée par Robespierre lui-même et sera libérée faute de preuves qu'elle était l'agent du duc en Angleterre.

Plus tard, Grace apprend qu'elle va être arrêtée de nouveau. Elle remplit ses poches de ses diamants et s'enfuit à Meudon. Elle est arrêtée et subit les moqueries des révolutionnaires : « *Vous ferez bel effet sur la place Louis XV. Nous irons tous vous voir exécuter. Ce sera un beau spectacle.* » Grace va être incarcérée à la prison des Récollets à Versailles, ancien couvent construit en 1684 sous Louis XIV. Grace reconnaît que les

conditions de sa détention sont légèrement meilleures que celles à Ste-Pélagie. On lui présente même le jeune Samson, son futur bourreau ; Grace se console comme elle peut : « *La religion était ma seule consolation au milieu des scènes effroyables que je traversais ; c'est elle qui me soutint jusqu'à la fin* » écrit-elle dans ses mémoires.

Des Récollets, elle est transférée à ce qu'elle appelle 'la Grue de Plessis' et qu'elle qualifie d'« *horrible prison* », mais son séjour y est court et elle est transférée à l'ancien monastère des Carmes à Paris. Cette prison va être la dernière qu'elle connaît. Elle ne se fait pas d'illusion quant à son sort : « *Beaucoup de prisonniers, comme moi-même, n'avaient guère l'espérance de quitter la prison des Carmes que pour l'échafaud, et pourtant, malgré cette désolante perspective, je dois avouer que j'ai passé quelques moments délicieux avec ces aimables femmes, toutes pleines de talents* », parmi lesquelles Mme de Beauharnais et Mme de Custines. Grace essaie de tirer le meilleur parti de son emprisonnement : « *au milieu de toutes ces angoisses ma santé était toujours excellente et le Dieu tout-puissant ne m'abandonna jamais ; toute ma consolation venait de la religion* » écrit-elle.

Le bruit court qu'elle va être transférée à la Conciergerie, dernière étape avant le rendez-vous avec la mort, place Louis XV. On lui tond les cheveux en guise de préparation. Mais elle est sauvée *in extremis* : l'arrêt et l'exécution de Robespierre vont conduire à la libération de bon nombre de prisonniers royalistes, dont Grace.

Le récit de ces aventures et mésaventures, nous le devons aux mémoires de Grace Elliot, précieux témoignage de la Révolution et surtout de la Terreur. Grace était aux premières loges, vu ses liens étroits avec le duc d'Orléans, mais aussi avec la famille royale – et surtout la reine – et puis avec de nombreux autres aristocrates.

Le duc d'Orléans est arrêté en avril 1793 et transporté à Marseille. En octobre, ramené à Paris, il est incarcéré dans la Conciergerie. Peu de temps après, il est exécuté. Grace perd ainsi un de ses plus grands protecteurs, elle se sent plus seule que jamais. Ses échanges avec le duc sur l'actualité politique sont au cœur même de ses mémoires. Avec grande perspicacité, elle cerne les points forts et les points faibles de celui qui a été son amant. Pour Grace, le duc est « *un homme qui ne sera jamais oublié* » ; il avait « *de très-aimables qualités* » et « *son affreuse destinée fut l'ouvrage d'une faction d'ambitieux* ».

À l'aube du XIXe siècle, Grace prend la décision de regagner l'Angleterre ; en octobre 1801 elle se trouve chez une tante, Jane Edmondes, à Twickenham. C'est alors

qu'elle commence à rédiger le récit de ses aventures en France sous la Terreur. Dans la préface à l'édition française des *Mémoires de Madame Elliott* (1861) la genèse de l'ouvrage est ainsi expliquée : « *Le récit suivant de la vie de madame Dalrymple Elliott pendant quelques-unes des scènes les plus terribles de la Révolution Française a été composé à la demande de S. M. le roi George III. M. Dundas, médecin du roi, était aussi celui de madame Elliott : il rapportait souvent, pendant ses visites à la famille royale, quelques-unes des anecdotes que cette dame lui avait racontées à diverses reprises. Le roi y prit tant d'intérêt qu'il chargea M. Dundas d'obtenir de madame Elliott qu'elle confiât au papier l'histoire de sa vie et qu'elle la lui envoyât. Elle se hâta de se conformer à ce désir, et ce récit fut porté par M. Dundas à Windsor; feuille par feuille, comme elle l'écrivait pendant son séjour à Twickenham, après son retour de France, [...]* » Peut-être ces affirmations sont-elles véridiques, peut-être relèvent-elles de l'invention pure et simple. Toujours est-il que Grace livre le récit détaillé d'une vie sous le règne de la Terreur depuis les événements qui ont précédé la prise de la Bastille jusqu'à sa propre libération de la prison des Carmes.

Grace fait profil bas car elle ne veut pas compromettre les chances de sa fille qui, toujours protégée par les Cholmondeleys, est à la recherche d'un mari. Grace veille sur sa tante et s'occupe de ses affaires. À la mort de Jane, Grace reçoit un legs très important et une somme d'argent substantielle (£4.000) ainsi qu'un quart du reste de ses biens. Grace peut enfin espérer trouver un certain confort dans ses vieux jours. Finie cette existence qui l'oblige à compter sur la générosité de ses amis et de son entourage. Cependant un neveu de Jane, Charles Henry, comte de Peterborough, conteste le testament et ce n'est qu'après 6 ans de litige que Grace obtient gain de cause, en juin 1811.

La jeune Georgiana reste célibataire jusqu'à l'âge de 26 ans, et puis en septembre 1808, elle épouse Charles Bentinck, fils cadet du duc de Portland, militaire, homme politique, gravitant lui aussi dans le cercle intime du prince de Galles. Grace n'assiste pas au mariage, Cholmondeley et le prince non plus.

Après de nombreuses années placées sous le signe de l'incertitude, Grace peut enfin contempler l'avenir avec sérénité. Et pour sceller son bonheur, sa fille accouche d'une petite fille trois ans plus tard ; elle portera les mêmes prénoms que sa mère – Georgiana Augusta Frederica – comme pour affirmer que du sang royal coule dans ses veines.

Au début de l'année 1811, le bruit court que Grace vient de renouer avec le Prince Régent, mais l'Angleterre ne semble plus s'intéresser à Grace Elliott – c'est sans doute une des raisons pour lesquelles elle décide de retourner en France, espérant peut-être retrouver quelque chose de sa vie d'antan.

Nous sommes sans nouvelles de Grace, jusqu'à sa mort le 15 mai 1823 à Ville d'Avray. Elle passe les deux dernières années de sa vie logée chez M. Dupuis, maire de la commune. On dit qu'elle est devenue sa maîtresse, voire son épouse, mais vu son âge et sa santé, il serait difficile d'imaginer celle qui a fréquenté des princes et des ducs devenir l'épouse, encore moins la maîtresse d'un petit fonctionnaire.

L'acte de décès indique : « *Dame Georgette née D'alrymple en Écosse, veuve Elliott* ». Le prénom a de quoi nous surprendre. Se faisait-elle appeler vraiment comme cela, ou s'agit-il d'une étourderie de la part d'un employé municipal ? L'acte précise en plus : « *décédée d'hiver six heures du soir* » à l'âge de 63 ans, ce qui manifestement est une erreur.

On ne connaît pas la cause exacte de la mort de Grace : peut-être souffre-t-elle de la phtisie. L'acte de décès indique « *la langueur* » qui peut désigner la tuberculose, ou encore la dépression. Un prêtre catholique, le Père Courtin, administre l'extrême-onction, ce qui est intéressant. Grace s'est elle-même convertie au catholicisme pendant son premier séjour en France, ou pendant un séjour ultérieur, voire chez les Ursulines lorsqu'elle était encore adolescente, ou a-t-elle tout bonnement retrouvé la vraie religion de sa famille écossaise ?

Elle est enterrée au cimetière du Père Lachaise ; ayant résidé à Paris de longues années, elle y a droit. Nous ne savons pas la date à laquelle l'enterrement a lieu. En revanche, nous savons que c'est Cholmondeley, fidèle jusqu'au bout, qui a payé les obsèques et la pierre tombale – et ce pour un coût total de £100, soit l'équivalent de £12,000 de nos jours.

La pierre a été enlevée en juin 1992 par arrêté préfectoral. Grace avait été enterrée dans une section du cimetière réservée aux Britanniques ; on en possède les coordonnées, mais plus rien n'indique la dernière demeure d'une Écossaise hors du commun.

George P. Mutch

# Les Élégies de Marie Stuart au temps de Pierre de Ronsard

(Conférence prononcée au collège de Ecosais le 10 avril 2018)



*Marie Stuart par Nicholas Hilliard (1578)*

La figure de Marie Stuart est désormais mythique et j'imagine que les membres de votre association sont très bien placés pour le savoir. Son histoire a donné lieu à de nombreuses œuvres artistiques : pièces de théâtres, romans, opéras, nombreux films - pas tous très bons !- et des biographies plus nombreuses encore. Certaines n'ont d'ailleurs rien à envier aux romans.

Bien sûr, son mythe s'est essentiellement construit sur ses nombreuses années de captivité et sur sa fin tragique. Pourtant, si Marie, reine d'Ecosse<sup>1</sup>, *Mary Queen of Scots*, pour les Britanniques, m'intéresse depuis longtemps, c'est parce que c'est une Guise. Sa mère est Marie de Guise Lorraine, j'y reviendrai. J'effectue depuis une quinzaine d'année un travail sur le mécénat des grandes familles lorraines et particulièrement sur les Guise, famille passionnante et grands mécènes.

Il est difficile aujourd'hui de trouver des éléments tangibles du mécénat musical de Marie Stuart (partitions dédiées, noms de musiciens à son service...). Je vais donc essayer de vous présenter dans mon intervention trois axes, à partir de textes de

Pierre de Ronsard et en particulier d'une longue élégie. En prenant appui sur ces textes, nous tisserons trois points :

— Le lien entre Ronsard et l'Ecosse et Marie Stuart

— La vie de Marie Stuart, du point de vue de Ronsard bien sûr

— La musique en Ecosse au temps de Marie et ses liens avec la musique française  
En guise d'introduction, je ferai un rapide point sur le contexte historique et les échanges culturels, linguistiques et politiques qui ont abouti au mariage de Marie Stuart avec le dauphin de France, le futur François II.

## *L'Auld Alliance*

La rencontre entre une reine et son poète que nous allons explorer ensemble plonge ses racines dans une entente politique, une alliance, qui est déjà ancienne au temps de nos protagonistes. *L'Auld Alliance* est un traité qui s'est construit entre la France et l'Ecosse sur la base de conflits avec un ennemi héréditaire commun : l'Angleterre.

A la fin du Moyen Âge, l'Ecosse est un pays d'à peine un million de sujets. Il est encore largement basé sur une organisation sociale clanique, c'est-à-dire de familles élargies qui ont bien du mal à céder une partie de leurs pouvoirs à un roi plus ou moins fort

<sup>1</sup> A la mort d'Henri II, pour les Français et les Ecosais, Marie-Stuart était reine d'Ecosse et de France mais aussi d'Angleterre, titre auquel elle pouvait prétendre.

et surtout plus ou moins désargenté.

L'unification écossaise se fait au cours du Xe siècle. Le clergé catholique s'impose progressivement grâce à de nombreuses fondations d'abbayes. Du XIe au XIIe siècle, l'Écosse s'anglicise et organise sa société sur le modèle anglo-normand. Mais l'indépendance de ce royaume reste une véritable et épineuse question pour son voisin.

Le roi écossais Guillaume le Lion ne se résout à devenir vassal d'Henri Plantagenêt qu'à la suite de nombreuses défaites qui aboutirent, en 1174, au traité de Falaise (en Normandie). Richard Cœur de Lion dut néanmoins renoncer à être le suzerain de l'Écosse moins d'un an plus tard car l'Écosse lui apporte des fonds (qui financent sa participation à la troisième croisade) en échange de sa liberté retrouvée.

À la fin du XIIIe siècle, ces événements entraînent les prémices de l'*Auld Alliance*, entre l'Écosse et la France. Son acte fondateur est le traité de Corbeil signé en 1326. Au XIVe et XVe siècles déjà, de nombreux étudiants écossais viennent faire leurs études, ou au moins une partie, à Paris. Dès 1326, l'évêque de Moray établit un fonds spécial pour subventionner les études des jeunes Écossais. Ce fonds a permis les prémices du collège des Écossais à Paris. À la cour de France, de nombreux jeunes écossais viennent également se former et il en est de même de jeunes compositeurs.

En 1512, l'Alliance est renouvelée lors de l'avènement d'Henri VIII d'Angleterre. Louis XII appela à l'aide Jacques IV qui prit la mer pour connaître l'une des plus cuisantes défaites de l'histoire écossaise lors de la bataille de Flodden Field. En 1543, l'Alliance est encore renouvelée et la signature du traité comprend le projet de mariage de la toute jeune Marie au futur François II.

### *Le contexte musical en Écosse*

Comme nous le verrons, Jacques V s'est rendu en France en personne et y est resté plusieurs mois. Il en ramena des éléments musicaux français. En 1537, il engage des violistes et la vogue des chansons françaises va traverser l'Écosse, fortement aidée par le fait que de très nombreux courtisans écossais parlent français. Pourtant autour de 1500 sont encore évoqués le psaltérion et le crwth (sic), instruments qui sont aujourd'hui considérés comme médiévaux.

Claudin de Sermisy est l'un des

maîtres de la « chanson parisienne ». C'est le compositeur de chanson le plus imprimé par Pierre Attaignant, premier imprimeur de musique parisien dont la technique conquiert toute l'Europe en quelques années. Nombres de ses chansons sont composées sur des textes de Clément Marot. Ces chansons présentent un contrepoint relativement simple.

Les compositeurs écossais s'inspirent de la chanson française telle qu'en compose Sermisy. Sa chanson, *Secourez-moi ma Dame*<sup>2</sup>, donne ainsi le support textuel à une chanson anonyme, *Support your servant*. Son texte en reprend en effet le sens et certaines des rimes dans un mélange de français et d'écossais, alors courant dans la chanson. C'est bien sûr, le résultat de l'*Auld alliance* et des échanges culturels que celle-ci apporta. En particulier par le truchement de musiciens écossais qui se rendirent en France. Bien que construite sur une parodie du texte, la musique de cette pièce anonyme est très différente de celle de Sermisy. Elle est beaucoup plus contrapuntique avec des imitations à toutes les voix. Les différentes voix présentent une belle indépendance rythmique. C'est un petit bijou<sup>3</sup>. Voici les textes de la chanson de Sermisy puis de *Support your servant* avec une proposition de traduction.

### *Secourez-moi, ma dame par amour*

Ou aultrement la mort me vient quérir  
Aultre que vous ne peult donner secours  
A mon las cœur, lequel pour vous s'en va mourir  
Hellas ; hellas, venez tost secourir  
Celuy qui vit pour vous en grand tristesse  
Car de son cœur vous estes la maistresse.

### *Support your servand peirless paramour*

Or dreidfull deth and dolour me devoir,  
Sen thair is nan may schaw me no succour  
To my pur hairt oursett with siching soir.  
Allace, allace suet desy most decoir  
With ye nocht help me of my heviness,  
Sen of my hairt ye are the cheif maistress

### *Traduction*

Secourez votre serviteur par amour  
Ou la mort affreuse et la douleur me  
viendront quérir  
Puisque nul autre que vous ne peut  
apporter secours  
À mon cœur pur atteint d'une douleur  
lancinante  
Hélas, hélas mon doux désir sera déçu  
Si vous ne me soulagez pas de mon poids  
Car de mon cœur vous êtes la maîtresse

<sup>2</sup> Pour entendre cette chanson :  
<https://www.youtube.com/watch?v=CCcykw4gkw>

<sup>3</sup> Il n'existe malheureusement pas d'enregistrement disponible sur internet

Jacques V jouait lui-même du luth. Il pratiquait probablement régulièrement puisqu'il payait souvent pour changer les cordes ! Il semble avoir été bon chanteur et très capable de « lire sur le livre » c'est-à-dire de chanter à la première lecture d'une pièce. On nous dit néanmoins que sa voix était brute et dure. Cette mention est intéressante, puisqu'elle montre que la qualité d'un chanteur est plus jugée sur ses compétences musicales, donc sur le travail que cela a demandé, que sur la voix en elle-même.

### *Jeunesse de Pierre de Ronsard et débuts à la cour<sup>4</sup>*

*Mon père de Henry gouverna la maison,  
Fils du grand Roy François, quand il fut en  
prison*

*Serviteur de seur otage à son père en Espagne:  
Faut-il pas qu'un serviteur fils Seigneur  
accompagnaigne*

*Fidèle à sa fortune, et qu'en adversité  
Luy soit autant fidèle que la félicité ? (...)*

*L'an que le Roy François fut pris devant Pavie,  
Le jour d'un Samedi, Dieu me presta la vie  
L'onzième de septembre, et presque je me vy  
Tout aussi tost que né, de la Parque ravy.*

Pierre de Ronsard naît au manoir de la Possonnière, à Couture-sur-Loir, en septembre 1524. Son père, Loys de Ronsard, chevalier de la Possonnière est aussi sieur de Sarceau et d'autres fiefs. Il participe très activement aux guerres d'Italie et traverse vingt-deux fois les Alpes. Il y obtient plusieurs marques de reconnaissance dont le fait d'être inscrit, par Louis XII, alors qu'il n'a que 19 ans parmi les Cent Gentilhommes de l'Hôtel du Roi. Les membres de cette garde personnelle étaient habituellement recrutés parmi les meilleures familles de France. Son propre père, Olivier de Ronsard, avait eu cet honneur sous Louis XI, mais le fait qu'il fut radié à la mort du roi montre à quel point il devait cette faveur plus aux bons services rendus au monarque qu'à la noblesse de sa famille. En 1509, lors de l'entrée victorieuse de Louis XII dans Milan, Loys reçoit le collier de l'ordre de Saint-Michel, reconnaissance de son rôle lors des combats.

Le roi et ses suivants découvrent les splendeurs de l'Italie. Au couvent Santa Maria, Louis XII découvre la cène de

Léonard de Vinci et envisage de la faire détacher du mur et de la rapporter en France. Gabriel Gouffier en fera réaliser une copie par Marco D'Oggiono, l'un des élèves de Léonard et la rapportera en France où il l'offrit probablement au cardinal Georges d'Amboise, principal ministre de Louis XII. C'est cette œuvre qu'on peut voir dans la chapelle du Musée national de la Renaissance au château d'Écouen où elle était également entre les années 1560 et jusqu'à la révolution. Pourtant, dans son son *Il libro del Cortegiano*, Bladassare Castiglione, décrit la noblesse française comme guerrière et valeureuse, mais indifférente, voire hostile aux arts et aux lettres.

Loys est donc une exception, sans doute parmi d'autres, mais néanmoins une exception. Il se marie, à 35 ans, avec Jeanne Chaudrier, jeune veuve apparentée aux Du Bellay, aux Baïf – des noms que nous retrouverons – mais surtout à un maréchal de France de Charles VII. Loys était en pleine ascension sociale, il fait, par ce mariage, un grand pas ! Ronsard fit très peu de cas de sa mère et Michel Simonin laisse entendre, à travers un extrait d'un texte du poète, qu'elle le maltraitait peut-être. En revanche, Pierre appréciait son père. Ce père qui se passionne pour la poésie et enseigne les règles de la métrique au médiocre poète Jean Bouchet, avant de le soutenir à plusieurs reprises auprès de la cour, du roi et de la reine sous François Ier.

Pierre aimait penser, ou laisser penser que sa famille venait de Moravie. Du Perron, son panégyriste et ami qui dira son oraison lors d'un grand hommage deux mois après sa mort, affirme que la famille paternelle venait de Moravie. Mais pourquoi donc Pierre aimait-il à le croire ? Parce que le grand Orphée, poète des poètes, passe pour être natif de ces contrées. Nous verrons que plusieurs éléments « biographiques » de la vie de notre vendômois auront ainsi plus à voir avec la mythologie – dans tous les sens du terme – et avec l'histoire de la poésie, s'il l'on peut dire, qu'avec la réalité.

L'année qui suit la naissance de notre poète survient le désastre de Pavie où est fauchée la fine fleur de la jeunesse du royaume. François Ier est emmené en captivité à Madrid. Le traité de Madrid est signé en janvier 1526. François Ier est libéré, mais la France, dirigée par la mère du roi, Louise de Savoie, régente pendant la captivité devra envoyer dans la capitale du

<sup>4</sup> Une partie de cet article se retrouvera dans le livre accompagné de deux CD : *Tu feras tes vers pour la musique, Dans l'atelier musical et poétique de Pierre de Ronsard. Cet ouvrage explore le lien de Ronsard à la musique et plus*

*particulièrement comment il a pensé très tôt sa poésie pour des mises en musique. Pour obtenir plus d'informations et commander cet ouvrage, merci d'envoyer un courriel à [contact@ensemble-entbeos.com](mailto:contact@ensemble-entbeos.com)*

royaume d'Espagne le dauphin François et, au choix, le second héritier mâle ou douze des grands hommes du royaume. Louise fait son choix, elle envoie ses deux enfants ! Loys de Ronsard, en sa qualité de « Maître d'Hostel des princes », les accompagne et passe plus de quatre ans et trois mois avec eux et neuf autres gentilhommes. Une longue période où il ne verra donc pas grandir ses propres enfants. Pendant cette période, Loys écrit des poèmes latins et deux traités qui ne seront jamais imprimés.

Au retour de Loys, Pierre semble avoir eu un précepteur dont le nom n'est pas connu. Son oncle Jean, ecclésiastique a sans doute également joué un certain rôle dans son éducation. Son père le destine à la carrière de robe et à la rentrée d'octobre 1533, il l'envoie étudier, au collège de Navarre où il ne restera que six mois. Il y rencontre, furtivement Charles de Lorraine, futur cardinal dont nous aurons à reparler. Michel Simonin montre que si Pierre reste si peu de temps au collège c'est probablement que ce lieu d'enseignement est alors au cœur des tensions religieuses qui ont déjà cours à cette époque et qui incluent la propre sœur du roi, Marguerite de Navarre. Elle publie par exemple son *Miroir de l'âme pécheresse* dont le seul titre aurait pu faire sentir le bâcher à un autre auteur<sup>5</sup>. 1534 est l'année de l'affaire des placards. Dans la nuit du 17 au 18 octobre, quelques téméraires ont accroché, jusque sur la porte de la chambre du roi, des textes anti-catholiques qui dénoncent la messe et la communion. Cette nuit marque la fin de la politique de conciliation religieuse de François Ier.

Après sa sortie du collège de Navarre, Loys tente sans doute très rapidement d'introduire son fils à la cour. En 1535<sup>6</sup>, Pierre reçoit la bibliothèque de son oncle Jehan en héritage. Cette même année, Loys de Ronsard apparaît dans les comptes de la « maison » des princes. C'est le mieux payé des six maîtres d'hôtel, « probablement parce qu'elle est pour lui la principale, sinon la seule » charge. Pierre apparaît également dans ces comptes. Il est alors « enfant d'honneur » et fait donc partie des pages et des écuyers d'écurie. Ces derniers sont un peu plus âgés. Il fait partie des vingt-trois pages qui bénéficient à titre collectif – ils ne

sont pas tout-à-fait n'importe qui ! – de deux valets.

L'année suivante, alors que son père est maître d'hôtel du dauphin François (premier fils de François Ier), Pierre entre au service de celui-ci comme page le 4 août, en Avignon. Mais dès le 6, son jeune maître qui n'a que 18 ans, s'alite. Son mal s'aggrave rapidement. Il expire le 10 août. Ronsard n'a peut-être pas été témoin de la douleur de François Ier, bien qu'il la raconte 39 ans plus tard<sup>7</sup>. En revanche, il a assisté, aux côtés de son père, à l'autopsie de son jeune maître qu'il décrit également. En effet, très vite après la mort du Dauphin, François Ier pense à un empoisonnement. On cherche un responsable et un procès expéditif conclut à la culpabilité de Montecuculi, écuyer italien du jeune prince. Il est exécuté moins de deux mois après la mort de son seigneur, qui fut pourtant très probablement une mort naturelle.

### *Ronsard en Écosse*

Ô belle et plus que belle et agréable Aurore,  
Qui avez délaissé votre terre Escossoise  
Pour venir habiter la région Françoisise,  
Qui de votre clarté maintenant se décore :

Si j'ai eu cest honneur d'avoir quitté la France  
Voguant dessus la mer pour suivre votre pere :  
Si loin de mon pays, de freres et de mere,  
J'ay dans le vostre usé trois ans de mon enfance :

Prenez ces vers en gré, Royne, que je vous donne  
Pour fuyr d'un ingrat le miserable vice,  
D'autant que je suis nay pour faire humble  
service  
à vous, à vostre race, et à vostre couronne.

La rencontre entre le jeune poète et le royaume d'Écosse est donc d'abord la rencontre avec son roi venu en France. En septembre, la cour traversait le Beaujolais lorsque « Ronsard vit se déployer devant lui les étendards au lion rouge de Jacques V. » comme le dit André Berry. Derrière cette image digne d'Hollywood, se cache une réalité certes prestigieuse : c'était la première fois qu'un roi d'Écosse régnant venait en France, mais surtout pragmatique.

<sup>5</sup> Simonin Michel, *Pierre de Ronsard*, 1990, p. 39-44.

<sup>6</sup> Notons que les éléments rapportés dans ce paragraphe apparaissent en 1535 dans la *Chronologie* éditée dans l'édition de la *Pléiade* (1993) et en 1536 dans la *biographie Pierre de Ronsard*. Or tous les deux sont écrits par Michel Simonin (1990). Il est probable que les documents d'archives soient datés entre janvier à mars 1535, ce qui signifie, dans notre calendrier actuel, janvier à mars 1536 puisque c'est Charles

*IX qui fera commencer l'année au 1er janvier par l'édit de Paris (janvier 1563) élargi à tout le pays par l'édit de Roussillon en 1564. Auparavant, l'an neuf débutait entre le 1er janvier dans les terres de Charles Quint et Pâques dans d'autres lieux. En 1582 le pape Grégoire XIII a étendu cette décision à l'ensemble de la chrétienté en instituant le calendrier grégorien.*

<sup>7</sup> *Le Tombeau de Margueritte de France, Duchesse de Savoye, Ronsard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, p. 904.*

Le souverain écossais venait demander la main de Marie de Bourbon, fille du duc de Vendôme que François Ier lui destinait. Marie était la femme qui lui avait été promise, mais il n'était pas utile de faire le déplacement. Jacques V espérait un meilleur parti. Il espérait obtenir la main de Madeleine : la fille du roi, mais on avait objecté la jeunesse de la princesse. Il semble donc que la venue en France de Jacques V avait essentiellement pour but d'obtenir la main de Madeleine qui lui assurerait une plus grande proximité avec le roi et donc un meilleur soutien contre Henri VIII d'Angleterre. Le voyage ne fut pas vain, le roi donna son accord pour le mariage de sa fille !

Voici comment Ronsard décrit le jeune souverain :

Ce Roy d'Escosse estoit en la fleur de ses ans,  
 Ses cheveux non tondus comme fin or luisans  
 Cordonnez et crespéz flottans dessus sa face  
 Et sur son col de laict luy donnoient bonne grace.  
 Son port estoit royal, son regard vigoureux,  
 De vertus et d'honneur et de guerres  
 amoureux  
 La douceur et la force illustroient son visage  
 Si que Venus et Mars en avoient fait partage.

Il avait alors 24 ans, était encore plein d'enthousiasme et de vigueur et croyait pouvoir unir son royaume et se lier à un puissant allié pour contrecarrer les projets d'Henri VIII. Ces plans n'étaient évidemment pas pour déplaire à celui qui allait devenir son beau-père. Le mariage eut lieu à Paris le 1er janvier 1537. Ronsard assiste aux festivités, en sa qualité de page, mais bien évidemment, à cette époque, c'est Clément Marot qui écrit le *Chant nuptial du Roi d'Écosse et de Madame Magdeleine, première fille de France* :

« Maint Diamant sur la Teste reluit  
 De la Brunette : et ainsi attournée,  
 Son tainct pour vray semble une clere nuit  
 Quand elle est bien d'Estoilles couronnée. »<sup>8</sup>

Après la mort de son maître, Ronsard avait été mis au service du troisième fils du roi de France : Charles de Valois, devenu, par la mort de son aîné, Charles d'Orléans. Dès octobre, il est détaché au futur couple royal écossais dans la suite de Madeleine. Ronsard quitte donc la cour de France avec quelques autres membres mis à disposition par François Ier. On embarque le 11 mai.

Toute la flotte, constituée de dix-sept navires dont deux sont des cadeaux du roi de France, arrive à Edimbourg le 19 mai. En France déjà, Madeleine était de santé très fragile. À peine arrivée en Écosse, sa santé décline très vite et elle meurt le 7 juillet, avant même d'avoir pu être couronnée<sup>8</sup>.

Bien plus tard, Ronsard écrira :

A peine elle sautoit en terre du navire  
 Pour toucher son Écosse, et salüer le bord,  
 Quand au lieu d'un Royaume elle y trouva  
 la Mort.

Ny larmes du mary, ny beauté, ni jeunesse,  
 Ny vœu, ny oraison ne flechist la rudesse  
 De la Mort, qu'on dit fille a bon droit de la Nuit,  
 Que cette belle Royne avant que porter fruit,  
 Ne mourust en sa fleur : le poumon qui est hoste  
 De l'air qu'on va soufflant, lui tenoit à la costé<sup>9</sup>.

La suite de Madeleine prit alors le deuil et resta confinée pendant près d'un an dans l'abbaye de Saint-Andrews. Michel Simonin note qu'il est faux de dire comme on l'a fait que cette abbaye avait constitué une sorte de prison. Elle était le siège de la plus ancienne université d'Écosse. Ce n'était pas la cour de France avec ses plaisirs, mais pour une suite en deuil et un jeune homme en particulier, il y avait alors beaucoup à y découvrir.

Depuis l'hiver 1538, la diplomatie écossaise s'activait pour trouver une nouvelle reine originaire de France et le soutien que le mariage induira. Le roi de France accepte le mariage avec Marie de Lorraine, fille du premier duc de Guise et frère de deux personnages appelés à un très grand avenir : François et Charles de Guise. Ronsard et les derniers membres de la suite de Madeleine restent en Écosse jusqu'au mariage royal qui a lieu le 16 juin. Les Écossais réservent à leur nouvelle reine un accueil chaleureux et célèbrent son arrivée par des festivités. Les débuts de l'union sont très heureux, même si Marie regrette la vie de cour des Valois. Les époux tentent de mettre leur pays à l'heure de la Renaissance et font embellir leurs palais. Jacques V lança les travaux du château de Stirling, entre autres, pour le mettre au goût de la Renaissance (fenêtres, médaillons à l'Antique de la chambre du roi...). Concernant la musique, Marie critique les rebecs encore très présents, ce sont des instruments plutôt médiévaux. Comme dans les autres arts, ils font appel à des artistes français et écossais (dont certains se sont formés en France) qui prennent part aux changements esthétiques.

<sup>8</sup> *Chants divers. Cité in Berry, 1961*

<sup>9</sup> *Ronsard, Le Tombeau de Marguerite de France.*

Mais Ronsard n'est pas admis dans la suite de la nouvelle Reine. Il rentre donc en France en septembre après avoir traversé l'Angleterre depuis début août. Qu'a-t-il fait pendant les quelques 18 mois passés en Écosse ? Nous n'en savons pas grand chose ! Pourtant, il semble que ce séjour fut important pour sa formation poétique. Le Cardinal Du Perron, dans son Oraison funèbre sur la mort de Monsieur de Ronsard signale qu'il se serait formé à la langue et aux coutumes écossaises, mais aussi, grâce à un autre page, à la poésie « le seigneur Paul », sans doute Claudio Duchi, un humaniste italien qui, toujours selon Du Perron, prenait la peine de lui dire tous les jours des vers de Virgile, d'Horace ou d'un auteur italien plus récent<sup>10</sup>.

Après son retour en France, Ronsard redevient page du duc d'Orléans, mais pour peu de temps. Le 24 décembre 1538, il quitte St Germain dans l'escorte de Claude d'Hummières, seigneur de Lassigny qui devait gagner l'Écosse en passant par la Flandre, but d'une ambassade. C'est donc pour lui, un second voyage aux pays des clans qui l'attend. Le premier voyage avait essuyé une grande tempête. Le second, après avoir manqué de s'échouer contre les rochers anglais, s'échoua finalement sur la rade d'arrivée, mais « point n'y eut de pertes » nous dit Ronsard<sup>11</sup>. Le rôle exact que joua Ronsard dans cette ambassade reste obscur. Il quitte l'Écosse pour la deuxième fois en mars 1539. De retour en France, il est mis « hors de page », mais demeure au service de Charles. Il fait alors partie de l'Écurie royale. C'est un lieu de travail du corps, des armes, de l'équitation et surtout de la voltige, mais François Ier veut aussi y modeler la noblesse.

### *Élégie sur le départ de la Roynne d'Écosse*

Comme un beau pré despouillé de ses fleurs,  
 Comme un tableau privé de ses couleurs,  
 Comme le ciel s'il perdoit ses estoiles,  
 La mer ses eaux, la navire ses voiles,  
 Un bois sa feuille, un antre son effroy,  
 Un grand palais la pompe de son roy,  
 Et un anneau sa perle précieuse :  
 Ainsi perdra la France soucieuse  
 Ses ornemens, perdant la Royauté  
 Qui fut sa fleur, sa couleur, sa beauté.  
 Dure Fortune, indontable et felonne,  
 Tu es vrayment fille d'une Lyonne,  
 Tu vas passant les Tygres en rigueur,

<sup>10</sup> C'est en fait une erreur de Du Perron, Claudio Duchi est bien un poète, mais Michel Simonin a montré que Ronsard l'a rencontré après son retour en France.

Tu n'eus jamais en l'estomac de cœur,  
 D'ainsi traiter une Roynne si belle !

Après le départ de Marie Stuart pour l'Écosse, Pierre de Ronsard va écrire une longue Élégie qui va me servir de fil rouge pour évoquer la vie de la Reine d'Écosse. Cette élégie est d'abord publiée à Lyon en 1561 puis dans les Œuvres. Elle nous donne des éléments biographiques que nous allons suivre de la naissance de la future reine à son départ de France.

### *Naissance et mariage*

Premièrement tu l'as dès la mammelle  
 Assujettie à porter le malheur,  
 Lors que sa mère atteinte de douleur  
 Dans son giron, craignant l'armée Angloise,  
 L'alloit cachant par la terre Escossoise.  
 À peine estoit sortie hors du berceau,  
 Que tu l'as mis en mer sus un vaisseau,  
 Abandonnant le lieu de sa naissance,  
 Sceptre, et parens, pour demeurer en France.  
 Lors en changeant de courage malin,  
 La regarda d'un visage bénin,  
 Et d'orpheline ensemble et d'estrangère  
 (Hâ que tu es inconstante et légère !)  
 La marias au fils de nostre Roy,  
 Qui depuis tint la France dessous soy.

Marie de Lorraine a donc épousé Jacques V. C'est le deuxième mariage très important arrangé par le clan des Guise. Le fondateur de la famille, Claude avait épousé Antoinette de Bourbon, ce qui, son nom l'indique, rapproche la famille du sang royal !

Les Guise constituent une famille « née » de la famille de Lorraine. Claude de Lorraine est « fait » duc et pair de France » en 1527. C'est la première fois qu'un prince étranger est ainsi porté à une telle dignité. Le Duc de Lorraine est en effet un prince souverain sur ses terres et Claude, le grand père de Marie Stuart, est l'un des fils du duc René II de Lorraine (lui-même petit fils de René d'Anjou, le grand mécène). C'est très important qu'ils soient étrangers car ça leur donne une préséance sur les princes de sang et il y aura de nombreuses discordes à ce sujet.

Marie de Lorraine a onze frères et sœurs. Parmi eux, François de Lorraine deuxième duc de Guise est un grand militaire. Il sauve Metz en 1552 et reprend Calais aux anglais en 1558. Son frère Charles de Lorraine est archevêque-duc de

<sup>11</sup> Ronsard, *Elegie XVI, Pléiade, Tome II, p. 370. Vers 61 à 74. Dans les vers qui précèdent cette description du naufrage, Ronsard prétend être resté 30 mois en Écosse et 6 mois en Angleterre lors du précédent voyage, ce qui est exagéré !*

Reims dès 1538, il a alors 14 ans. Ayant reçu cette charge, il sacre Henri II en 1547. Le lendemain, le nouveau roi demande pour Charles la pourpre cardinalice. Les deux frères renouvellent le duo constitué d'un grand prélat mécène d'une part et de l'autre d'un valeureux militaire qu'avaient déjà formés leur oncle et leur père. Devenu roi, Henri II donnera encore plus de place aux deux frères qui utilisent leur faveur pour obtenir la promesse d'un mariage de leur nièce Marie Stuart avec le dauphin François.

En Ecosse, Marie de Lorraine donne le jour à deux fils qui décèdent en bas âge : ces morts brutales fragilisent le couple royal. En l'absence d'héritier mâle, la noblesse écossaise s'agite. Marie de Lorraine voit sa faveur diminuer et les courtisans s'éloigner. La tendance à la mélancolie de son époux s'accroît. En 1542, Jacques V subit une lourde défaite. Reclus dans la forteresse de Falkland, il sombre alors dans la dépression et succombe à trente ans. Il meurt sans avoir jamais vu sa fille. Marie Stuart n'a que cinq ou six jours et devient alors reine d'Ecosse. Mère et fille se cachent au château de Stirling en 1543 où Marie sera couronnée en septembre, puis au prieuré de Inchmahome pour soustraire l'enfant aux armées d'Henri VIII puis de Somerset « protecteur » d'Edouard VI encore enfant. Dès le 15 décembre 1543 est signé un nouveau traité d'alliance entre la France et l'Ecosse qui prévoit le mariage de Marie.

Une chanson évoque cette période : *Depart, depart*<sup>12</sup>, sur un texte d'Alexander Scott, composée par un musicien ayant écrit « à la française ». Scott est un très grand poète écossais et l'on estime qu'il pourrait également être l'auteur de la musique. Cette chanson porte plusieurs « surnoms » : *Lamentation du maître d'Erskyn* ou encore *Lady Mary's Gaillard*. Ce maître d'Erskine est un proche de Jacques V qui s'occupera de Marie Stuart. Quant à Lady Mary, c'est bien Marie de Lorraine et non sa fille. En 1548, le nouveau maître d'Erskine, le frère de Jacques V, signe des documents du chapitre du prieuré de Inchmahome enregistrant un Alexander Scott comme musicien et organiste. C'est dans ce prieuré que se sont réfugiées Marie de Lorraine et Marie Stuart. Scott était à la chapelle royale en 1539. Poète et musicien ne sont donc sans doute qu'une seule et même personne. Le nouveau maître d'Erskine va négocier en France avec Alexander Scott en 1548. En

1549, lorsque Marie de Guise sera retournée à Stirling, on retrouvera Alexander Scott à la chapelle Royale.

Marie de Lorraine doit veiller sur sa fille et la soustraire à l'influence des Grands et de Henry VIII. La pression anglaise pousse finalement l'Ecosse à se rapprocher d'Henri II. En 1548, l'enfant prend la mer pour la France. Le dauphin François et la jeune Marie, comme tous les enfants royaux, sont alors tenus éloignés de la cour pour les protéger des risques de maladies dus à la promiscuité. En 1554, ils rejoignent la cour, ils ont 10 et 12 ans. De son arrivée en France à son mariage, Marie Stuart vit les heures les plus douces de son existence. Elle découvre le faste de l'une des plus grandes cours d'Europe, le luxe des parures, le foisonnement artistique, les architectes, peintres, sculpteurs, musiciens...

Dès 1548, les poètes louent les qualités de Marie : elle est belle, éloquente, chante magnifiquement, joue de plusieurs instruments... Elle possède également une grande qualité, en cette cour des Valois : elle danse avec la plus grande grâce !

Lors du mariage de Marie et François en 1558, Henri II pousse la jeune reine d'Ecosse à arborer les symboles héraldiques d'Angleterre en plus de ceux d'Ecosse et de France. Elle présente ainsi ses prétentions à la couronne d'Angleterre sur laquelle elle a effectivement des droits par sa grand-mère.



Vers 1555 (François Clouet)

Il me semble néanmoins que le tempo est trop rapide au regard de la mélancolie du texte.

<sup>12</sup> On peut entendre cette chanson ici : <https://www.youtube.com/watch?v=yph6XR055ZI>.

Cette décision participera à causer la perte de Marie Stuart. Lorsqu'en Angleterre, Élisabeth prend le pouvoir en cette même année 1558, elle constate ces prétentions et ne les oubliera jamais.

À titre indicatif, je signale que le mariage lui-même a lieu devant Notre-Dame de Paris. Alexandre Dumas nous fait croire que le mariage de la fameuse reine Margot (que personne n'a jamais appelé ainsi au XVI<sup>e</sup> siècle bien sûr) a lieu devant la cathédrale parce que son époux est le huguenot Henri de Navarre, futur Henri IV. Il n'en est rien. Le mariage d'un futur roi a presque toujours lieu devant la cathédrale tout simplement parce que c'est un moment absolument central de la vie du royaume et que le peuple, foule nombreuse, doit pouvoir assister à ce moment.

Les Guise ont alors à leur service le compositeur Pierre Cléreau dont *Enthéos* a enregistré le Requiem qui fut joué aux funérailles de Claude de Lorraine<sup>15</sup>. Ce compositeur est le premier à consacrer un recueil portant en son titre le nom de Pierre de Ronsard. Mais toutes les pièces ne doivent pas leurs textes à notre poète. Le compositeur le plus important au service des Guise est Jacques Arcadelt. Charles l'a convaincu de quitter la prestigieuse chapelle papale pour entrer à son service. Il est alors l'un des musiciens les plus connus d'Europe. Il apparaît comme « chantre du roi et maître de musique de Charles de Lorraine ». La mention de la protection du roi suffit habituellement à montrer la réputation du musicien. La précision de ce double service est unique et montre le prestige de la musique du cardinal. Arcadelt qui compose alors des œuvres en hommage à la grande culture de son mécène.

### *La courte apothéose et la première chute*

Puis en l'ayant, Ô Fortune insensée !  
Jusqu'au sommet des grands honneurs  
poussée,

Tu as occis à seize ans son mary :  
Ny plus ny moins qu'en un jardin fleury  
Meurt un beau Liz, quand la pluye pesante  
Aggrave en bas sa teste languissante,  
Ou comme au soir la Rose perd couleur,  
Et meurt seichée alors que la chaleur  
Boit son humeur qui la tenoit en vie,  
Et feuille à feuille à bas tombe fanie

Sa belle espouse atteinte de souci,

Après sa mort est demeurée ainsi  
Qu'on voit au bois la veufve Tourterelle,  
Ayant perdu sa compagne fidelle :  
Jamais un autre elle ne veut choisir,  
Car par la mort est mort tout son désir,  
Ny pré ny bois son regret ne console,  
Et d'arbre en arbre au point du jour ne vole,  
Ains se cachant dedans les lieux secrets,  
Seulette aux vents raconte ses regrets,  
Se paist de sable, et sans amy se branche,  
En souspirant, sur une seiche branche.



*Livres d'heures de Catherine de Médicis 1559*

En 1559, Henri II est mortellement blessé lors du fameux tournoi et meurt quelques jours plus tard, le 10 juillet. Les jeunes époux de 15 et 17 ans, deviennent roi et reine de France. François II est donc sacré, par Charles, le cardinal de Lorraine, l'oncle de Marie. Marie n'est pas sacrée reine, puisqu'elle l'a déjà été en Ecosse. C'est un sacrement qui ne se reçoit bien sûr qu'une seule fois. Les deux jeunes souverains laissent le pouvoir aux mains de leurs oncles, c'est l'apothéose des Guise. On le ressent dans le mécénat de Charles en particulier.

Mais François II meurt prématurément en décembre 1560 à Orléans. En France, pendant la période de deuil, la reine ne doit pas être vue pendant 40 jours. N'ayant pas eu d'enfant, elle prend le deuil en blanc comme la

<sup>15</sup> Voir notre article « Le Requiem de Pierre Cléreau et les funérailles de Claude de Lorraine », in *Horizons lorrains*,

*Actes du colloque de Manderen, 2007 et le disque Requiem pour Claude de Lorraine.*

future veuve d'Henri III Louise de Lorraine et contrairement à Catherine de Médicis qui le prendra en noir. Sa propre mère, la régente d'Écosse était morte le 11 juin 1560, à peine quelques mois plus tôt.



*Marie Stuart portant le deuil de François II*

Marie Stuart quitte alors la cour pour rendre visite à sa tante Renée, abbesse de St Pierre de Reims, son « cousin » le duc de Lorraine à Nancy puis sa grand-mère Antoinette de Bourbon en son château de Joinville. Ses oncles tentent de la remarier, mais elle décide de repartir en Écosse pour y régner. Il semble qu'elle était intéressée par un projet de mariage avec Don Carlos, auquel Catherine s'est opposée.

### L'Installation de la Réforme en Écosse

Fortune hélas ! ne suffisoit-il pas  
De l'offenser d'un si piteux trespas ?  
Sans luy remplir diversement sa terre  
D'opinions, de sectes, et de guerre,  
Bander son peuple aux armes tant prisé  
Avant qu'il fust par sectes divisé ? [...]  
Hâ je voudrois, Écosse, que tu peusses  
Errer ainsi que Déle : et que tu n'eusses  
Les pieds fermez au profond de la mer !  
Hâ je voudrois que tu peusses ramer  
Ainsi que vole une barque poussée  
De mainte rame à ses flancs eslancée !

Pour t'enfuir longue espace devant  
Le tard vaisseau qui t'iroit poursuivant,  
Sans voir jamais surgir à ton rivage  
La belle Royne à qui tu dois hommage.  
Puis elle adonq, qui te suivroit en vain,  
Retourneroit en France tout soudain  
Pour habiter son Duché de Touraine :  
Lors de chansons j'aurois la bouche pleine,  
Et en mes vers si fort je la lou'rois,  
Que comme un Cygne en chantant je mourrois.  
Pour mon object j'auroy la beauté d'elle,  
Pour mon sujet sa constance immortelle :  
Où maintenant la voyant absenter,  
Rien que douleur je ne sçauroy chanter.

Dèle est l'île mythique qui était censée dériver, ce qui offrait une protection aux jumeaux Diane et Apollon qui y étaient nés. Mais ici, Ronsard souhaite donc que Marie ne puisse rejoindre l'Écosse... et sans doute qu'elle revienne en France. Mais elle prend la mer le 15 août 1561. Le chroniqueur Brantôme qui l'accompagnait rapporte ses mots : « Adieu France, je pense ne vous revoir jamais. ». Nombreux sont les poètes à pleurer son départ : Ronsard, du Bellay, L'Huillier...

À son arrivée en Écosse, l'accueil du peuple est chaleureux. Marie veut que sa cour resplesdisse d'un nouveau faste inspiré de celui de la cour de France. On entend à nouveau des chansons et la reine danse et fait danser. La chanson anonyme *Richt soir opprest* est dans le style inspiré de la chanson française évoqué plus haut<sup>14</sup>.

Marie a à son service jusqu'à sept violistes mais elle peut en entendre le plus souvent quatre. Tous semblent Écossais. Marie dispose également d'une chapelle privée à laquelle elle peut faire jouer de la musique catholique. Elle-même paie les musiciens de cette chapelle. Elle a aussi des chantres, trois luthistes, des flûtes à bec, des cornets à bouquin et des hautbois. Des Italiens complètent les musiciens pouvant jouer pour Marie. Bien sûr, le plus célèbre des musiciens entourant Marie Stuart est David Rizzio qui sera assassiné dans la chambre et sous les yeux de la Reine et que l'on accusait d'être son amant. Aucune musique de Rizzio ne nous est parvenue.

Marie de Lorraine avait eu à lutter contre les très fortes influences de la réforme et en particulier celles du prédicateur John Knox, ancien disciple de Calvin. À l'arrivée de la jeune veuve, l'intransigent John Knox mène l'église du pays. Dès août 1560, soit très peu de temps avant la mort de la régente, l'Écosse était passée à la Réforme par décision du parlement. Même la reine Élisabeth

<sup>14</sup> On peut entendre cette chanson ici :

<https://www.youtube.com/watch?v=VIIzNXmmgkU>

d'Angleterre trouve Knox trop agité. Il est vrai qu'il soutient publiquement qu'une femme ne peut pas gouverner un pays. Knox voit d'un très mauvais œil les fastes vestimentaires, musicaux et chorégraphiques dont s'entoure la jeune reine d'Écosse. Néanmoins, après le discours au parlement de la Reine après son arrivée, Knox est obligé de reconnaître le charme de Marie Stuart.

Pour les réformés, la musique jouée et chantée à la cour est impie. Elle doit être simple, afin d'être chantée par tous. Les psaumes mis en musique sont la base de la musique réformée. En France et de façon plus générale en Europe, les mises en musique des psaumes par Claude Goudimel connaissent une faveur exceptionnelle et sont imprimés et traduits à de nombreuses reprises. Le compositeur écossais Andrew (Andro) Kemp en compose également dans un style relativement proche, c'est-à-dire une mise en musique syllabique (à chaque syllabe du texte correspond une note de musique, toutes les voix chantent ainsi le texte en même temps), ce qui facilite sa compréhension par l'auditeur.

Le duché de Touraine est, traditionnellement le duché offert en douaire à la reine veuve, comme ce sera le cas pour la reine Louise, veuve de Henri III. Autre femme passionnante de l'histoire de France dont on a fait une sombre gourde qu'elle était très loin d'être.

### *Envoi*

Sus Elegie en noir habit vestue,  
Monte au plus haut d'une roche pointue,  
Cherche les bois des hommes separez,  
Fuy-ten aux lieux qui sont plus esgarez,  
Et en pleurant à l'entour des rivières,  
Raconte aux vents que je perdy n'agueres  
Une Maistresse une perle de pris,  
Et une fleur la fleur des bons esprits,  
Une divine et rare Marguerite<sup>15</sup>  
Qui pour la France en la Savoye habite,  
Et maintenant une Roayne je pers,  
Qui fut l'honneur de la France et de mes vers.

Marguerite de France est la sœur d'Henri II. Elle a défendu Ronsard devant la cour alors que Mellin de Saint-Gelais le moquait. Elle fut mariée à Philibert de Savoie (c'est l'un des deux mariages dont les fêtes ont été annulées en raison de l'accident de tournoi qui a causé la mort de Henri II).

### *Encores que la mer de bien loin nous separe*

Ce sonnet est le premier poème du

recueil *Le premier livre des poèmes dédié à la très illustre et vertueuse princesse Marie Stuart, Royne d'Écosse*. C'est le premier du recueil, mais c'est le dernier à avoir été écrit et ce en 1578. Marie Stuart est alors prisonnière d'Élisabeth. Marie Stuart a eu le poème et Claude Binet, le premier biographe de Ronsard signale qu'elle aurait offert en retour un buffet de 2000 écus avec une inscription sur un vase : « À l'Apollo, de la source des muses ».

Encores que la mer de bien loin nous separe,  
Si est-ce que l'esclair de vostre beau Soleil,  
De vostre œil qui n'a point au monde de pareil  
Jamais loin de mon cœur par le temps ne s'egare.

Royne<sup>16</sup>, qui enfermez une Roayne<sup>17</sup> si rare,  
Adoucissez vostre ire, et changez de conseil :  
Le soleil se levant et allant au sommeil  
Ne voit point en la terre un acte si barbare.

Peuple, vous forlignez (aux armes nonchalant)  
De vos ayeux Regnault, Lancelot et Rolant,  
Qui prenoyent d'un grand cœur pour les  
Dames querelle,

Les gardoyent, les sauvoyent : où vous  
n'avez, François,  
Ny osé regarder ny toucher le harnois  
Pour oster de servage une roayne si belle.

Après des erreurs politiques et matrimoniales, Marie Stuart est contrainte à abdiquer en 1567 au profit de son fils qui n'a alors qu'un an. Les lords prennent le pouvoir. En mai 1568, Marie Stuart s'échappe, lève une petite armée, mais après une défaite, elle fuit en Angleterre pensant recevoir l'aide de sa « chère cousine » Élisabeth. Pourtant, à peine arrivée en Angleterre, elle est d'abord mise en liberté surveillée puis en captivité. Dans sa prison de Sheffield, Marie Stuart brodait la devise *En ma fin est mon commencement*. On discute encore du sens de cette devise. Selon son biographe Michel Duchein, il pourrait s'agir d'une maxime chrétienne sur la résurrection, mais il pourrait également s'agir d'un jeu de mot sur le mot fin qui avait deux sens : celui de but et celui d'achèvement<sup>18</sup>.

Lorsqu'on évoque la captivité de la reine déchuë, il faut se garder d'imaginer un cachot sombre comme ceux dévolus aux prisonniers. Marie Stuart a auprès d'elle des musiciens dont John Lauder, joueur de basse de violon et son père James Lauder, organiste et virginaliste qui avait étudié en France et en Écosse<sup>19</sup>. Tous deux ont suivi leur reine

<sup>15</sup> Marguerite de France, sœur d'Henri II

<sup>16</sup> Élisabeth d'Angleterre

<sup>17</sup> Marie Stuart

<sup>18</sup> Duchein (Michel), *Marie Stuart, Fayard 1987, réédition 2008.*

<sup>19</sup> On peut entendre une pavane (danse marchée) de James Lauder ici : [https://www.youtube.com/watch?v=\\_kKFjg5gME](https://www.youtube.com/watch?v=_kKFjg5gME)

en 1568, mais James quitte la reine quelques années avant sa fin. Il apparaît à Edimbourg dès 1580. Le poète Montgomery chante sa fidélité à Marie. C'est un organiste et virginaliste qui avait étudié en France. John reste au service de la reine jusqu'au dernier jour.

Après lui avoir dédié de nombreux vers lors de sa présence en France, Ronsard sera le seul poète à ne pas oublier Marie Stuart après son départ. Par l'entremise de l'ambassadeur Castelnau, il fait parvenir à la reine d'Angleterre ses *Élégies, Mascarades et Bergerie* publiées en 1565. Le poète a également confié un volume pour Marie Stuart. Publiée vers 1567, écrite à une date inconnue mais postérieure au départ de Marie, l'élegie *À elle-même* décrit parfaitement le portrait en deuil blanc que Ronsard semble avoir possédé. En 1578, alors que la cour de France fait mine d'oublier celle qui fut sa reine, Ronsard prend la défense de Marie Stuart alors captive de sa « chère cousine ».

Plus tard, il lui dédie toute une section de ses *Oeuvres complètes* dans l'édition de 1584 (la dernière publiée de son vivant), *Les poèmes*. Cette section débute par six poèmes que le poète a écrits entre 1561, à la veille du départ de Marie pour l'Écosse, et 1578. Le texte principal de cette série est l'*Élégie sur le départ de la Royne d'Escosse* qui nous a servi de fil conducteur pour la constitution de cet article.



Peu de temps après l'exécution de Marie, un auteur anonyme écrit *The noble famous Queen*<sup>20</sup>. C'est un contrafactum d'une œuvre de William Byrd, c'est-à-dire qu'il dispose un texte de sa création sur une musique plus ancienne de Byrd qui avait pour titre

original *While Phoebus us'd to dwell*. Il n'est pas impossible que cette version soit de Byrd lui-même. Il est, avec Thomas Tallis, le plus grand compositeur de l'Angleterre élisabéthaine. Sa réputation lui permet de rester profondément catholique et de composer et imprimer de la musique anglicane et catholique. Voici le texte de cette pièce et sa traduction :

The noble famous Queen,  
Who lost her head of late,  
Doth show that kings as well as clowns  
Are bound to fortune's fate  
And that no earthly prince  
Can secure his crown  
But fortune with her whirling wheel  
Hath pow'r to pull them down.

La Reine noble et célèbre,  
Qui perdit la tête il y a peu  
Montre que les rois comme les fous  
Sont prisonniers du destin  
Et qu'aucun prince de ce monde  
Ne peut assurer sa couronne  
Mais que le destin, d'un tour de roue  
A le pouvoir de les faire choir.

Rappelons pour finir qu'Elisabeth n'a jamais rencontré sa « chère cousine » !

Benoît Damant

P.S. : Pour ceux qui voudront entrer plus profondément dans l'univers de Pierre de Ronsard, Il existe un coffret comprenant un livre et deux CD, voir le site d'Enthéos : <http://www.ensemble-entheos.com/Tu-feras-tes-vers/>



*Pierre De Ronsard* par Benjamin Foulon

<sup>20</sup> On peut l'entendre ici :

<https://www.youtube.com/watch?v=jdbWvz7o99o>

## Un tour d'Écosse en 1832

Avec le duc de Bordeaux

Avant de quitter l'Écosse Charles X autorise son petit-fils, le duc de Bordeaux (1820-1883), âgé de près de douze ans à faire un voyage dans les Highlands en compagnie de son gouverneur le baron de Damas, et de ses professeurs, MM Joachim Barrande (géologue et paléontologue), du Chevalier de la Villette, instructeur du prince, et de Charles Achille d'Hardiviller, son professeur de dessin.

Ce voyage a lieu en juillet 1832 avant que Charles X et sa cour ne quittent Édimbourg à la mi-septembre.

Nous n'avons malheureusement pas le récit du périple, mais d'Hardiviller a publié la même année à Paris et à Édimbourg un recueil des dessins qu'il a faits sur le motif, livre de lithographies à intention hagiographique intitulée *Une journée du jeune exilé*. Grâce à ces lithographies nous pouvons essayer de retracer le parcours des touristes.

Ils visitent tout d'abord le château de Loch Leven d'où Marie Stuart parvint à s'échapper déguisée en servante grâce à la complicité de Willie et George Douglas.



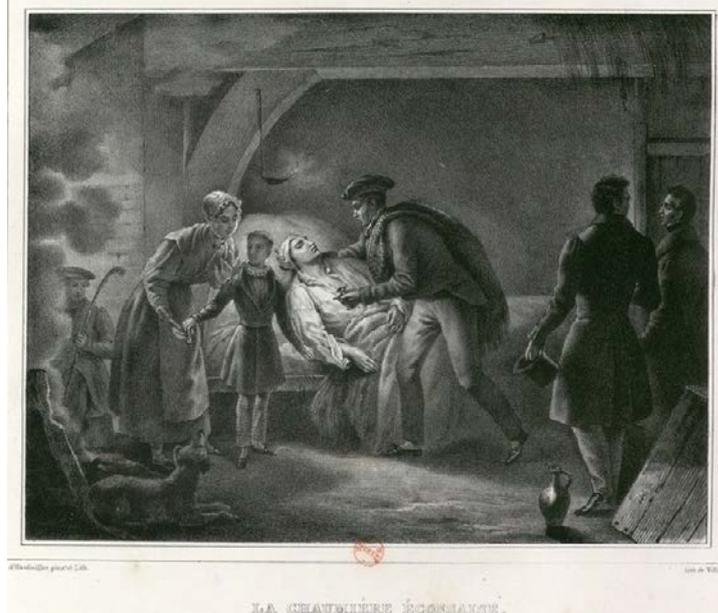
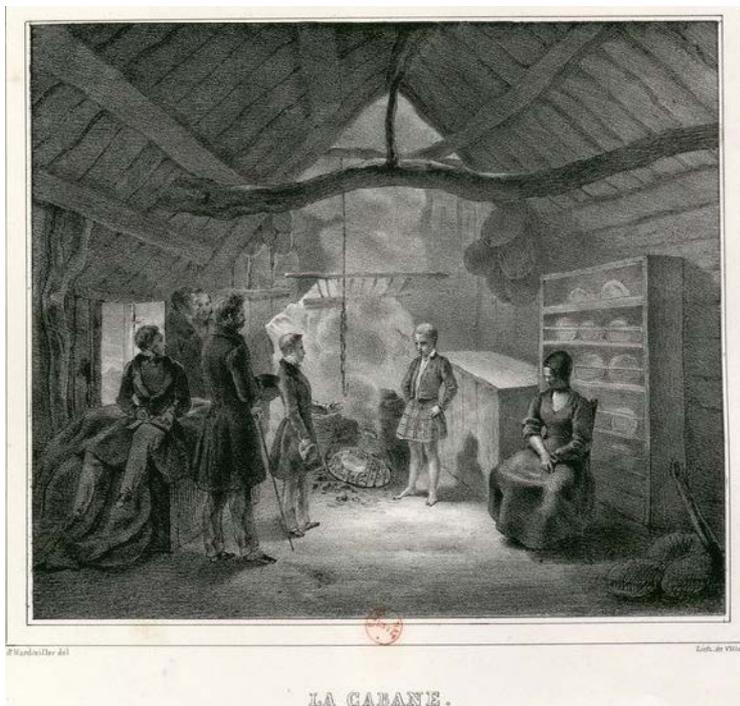
Ils passent ensuite par Dunkeld, entrée obligée des Highlands, accueillis par un

grand rassemblement d'Highlanders portant la cocarde blanche en l'honneur du duc de Bordeaux.



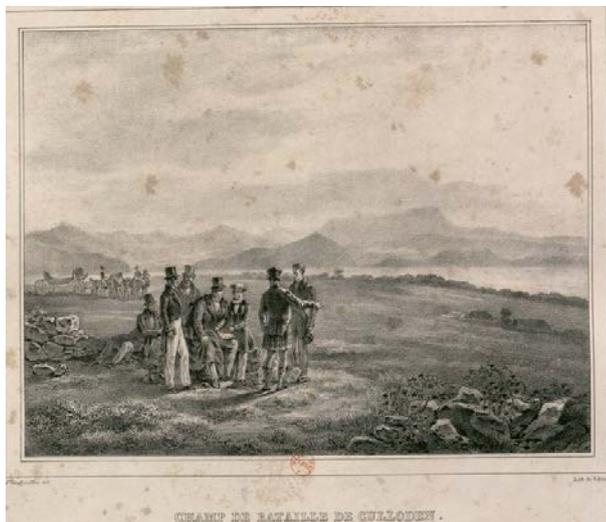
Continuant vers le Nord, ils sont très probablement hébergés par le duc d'Atholl à Blair Castle avant de se rendre aux pittoresques chutes de la rivière Bruar qui se trouvent à proximité et de monter dans les monts Grampians par le Glen Garry pour atteindre le col de Drumochter qui permet de rejoindre la vallée de la Spey.

À cette occasion les touristes se rendent chez l'habitant, ce qui nous permet, grâce à deux lithographies quasi ethnographiques du professeur de dessin du duc de Bordeaux, d'avoir une idée de leurs intérieurs.



Le dessin suivant montre le prince et ses compagnons sur le champ de bataille de Culloden avant qu'ils n'aillent coucher très probablement à Inverness.

de l'abbaye de Beaulieu et d'être accueilli à Beaufort par Lord Lovat (un descendant de Jacobites) et profiter du détour pour admirer les rapides de Kilmorack qui n'existent plus depuis l'aménagement hydro-électrique de la rivière.



Au lieu de suivre le chemin direct vers le Loch Ness, comme le font la plupart des touristes de l'époque qui se rendent en navigant sur le loch aux chutes de Foyers, ils prennent une variante en direction de l'ouest en remontant la rivière Beaulieu ce qui leur permet de voir les ruines romantiques

Curieusement nous n'avons pas de représentation du Loch Ness ni d'Urquhart Castle, si prisés par le tourisme de masse actuel, mais un dessin du pont de Fort Augustus à l'extrémité sud-ouest du loch.



Le dessin suivant nous montre les voyageurs arrivés à Fort William, avant de traverser le Loch Leven et de pénétrer dans Glen Croe.

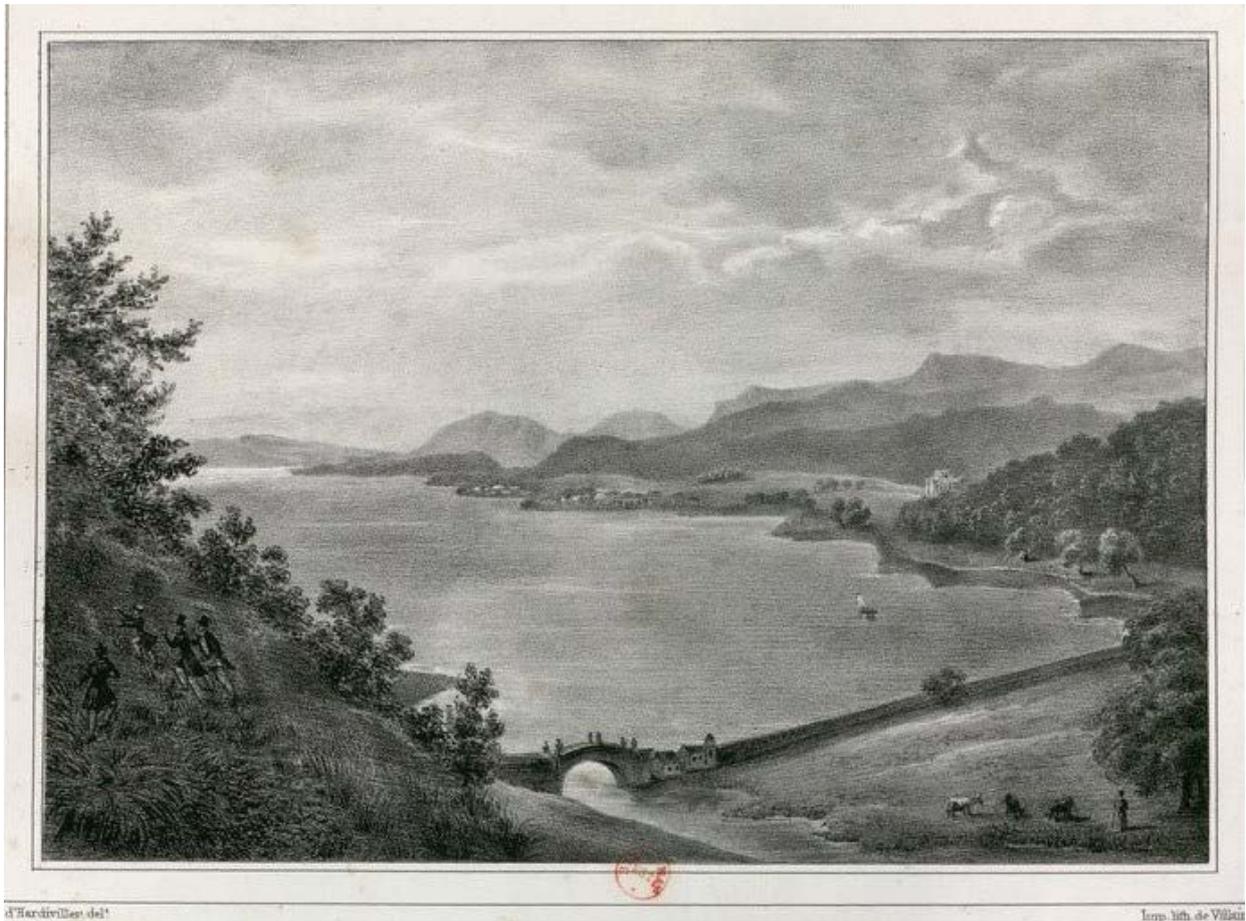


Comme tous les touristes de l'époque (et même de nos jours) ils font halte à la King's House à l'entrée de Glen Etive (l'auberge existe toujours).

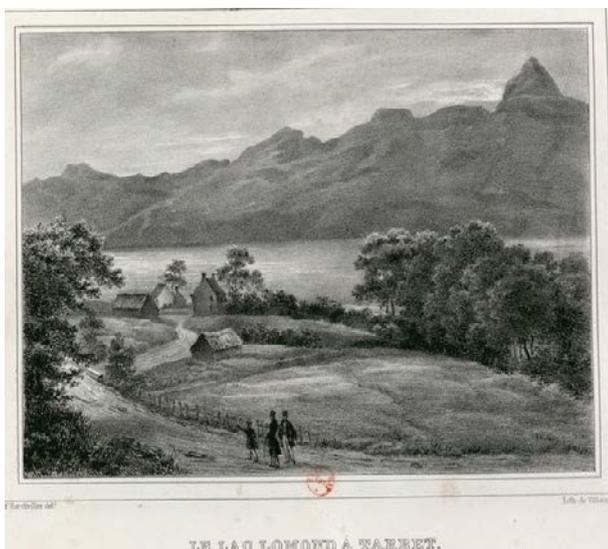


Ils atteignent ensuite Inveraray où ils sont très probablement hébergés par le duc d'Argyll plutôt qu'à l'Inveraray Inn (toujours en activité). On peut remarquer sur la gravure

le pont sur la rivière débouchant sur le Loch Fyne et, au loin, la ville d'Inveraray.



Ils arrivent enfin au Loch Lomond par Tarbet après être passés au col de Rest and Be Thankful (qui sépare le Glen Kinglas du Glen Croe). Hardiviller n'hésite pas à dessiner le duc de Bordeaux en tenue écossaise, tel un nouveau Bonnie Prince Charlie à la reconquête du trône devant le panorama du col.



LE LAC LOMOND À TARBET.

Nous pouvons remarquer, pendant que la duchesse de Berry, la mère du duc de Bordeaux, poursuivait sa folle tentative de soulever ses partisans en France (on sait comment cela a fini ...), que nous avons affaire à un voyage dans la tradition romantique, à la recherche du pittoresque (cascades, ruines,...) et sur les pas d'une histoire devenue déjà mythique (Marie Stuart et Bonnie Prince Charlie) grâce au reportage du recueil d'Hardiviller. C'est un intéressant témoignage de ce que venait chercher la plupart des touristes au début des années

1830 en visitant les Highlands, mais n'est-ce pas toujours le cas ?

Il est révélateur qu'aucun dessin ne montre le présent industriel de l'Écosse alors en plein développement.

Pour plus d'informations sur le début du tourisme dans les Highlands, je conseille à tous ceux qui ne l'ont pas encore fait de se reporter à l'indispensable et passionnant ouvrage *L'invention de l'Écosse* de Mathieu Mazé.

Thierry Rechniewski



## Une journée sur les pas de Thomas Blaikie au jardin de Bagatelle et au parc Monceau

organisée par Lydue Delalande et George Mutch

En cette matinée ensoleillée du 18 octobre 2020, les participants sont bien au rendez-vous fixé à 9 heures, à la sortie du métro Porte Dauphine, où a été remonté il y a quelques années un édicule Guimard. Il s'agit de notre première réunion après des semaines de confinement. Thierry explique à l'assistance, masquée selon les recommandations sanitaires, que ce terme d'édicule désigne des petites constructions dans l'espace public urbain réalisées à partir du XIX<sup>e</sup> siècle (kiosques à journaux, vespasiennes, etc.). Celui qui nous abrite sous son toit en ovale vitré est le seul conservé du type « libellule ».



Un autocar nous attend (départ 9h30) à proximité pour nous emmener à la « grille de Sèvres » du jardin de Bagatelle où notre guide M, Jacky Libaud de l'association « Balades aux jardins » nous conduira à partir de 10h, sur les pas du jardinier écossais Thomas Blaikie (voir l'article de Tom Wight, Thomas Blaikie (1751-1838), un jardinier écossais à la Cour de France dans notre n°86-87, janvier 2021).

Le jardin de Bagatelle situé dans le Bois de Boulogne a été créé en 1775, ainsi que son château, en soixante-quatre jours suite à un pari entre la reine Marie-Antoinette et le comte d'Artois, Charles-Philippe (1757-1836) petit frère de Louis XVI, futur Charles X, grâce à l'architecte Bélanger et à Thomas Blaikie pour les jardins.

Notre guide nous fait l'historique du passage au XVIII<sup>e</sup> siècle des « jardins à la française » de formalisme géométrique aux « jardins à l'anglaise » d'un aspect sauvage et poétique, à titre d'exemple celui

de l'écrivain Alexander Pope dans son jardin de Twickenham, ce style s'exporte en France, c'est le cas pour Bagatelle et Monceau et il est largement influencé par la mode des jardins chinois. Cette recherche d'harmonie avec la nature s'agrément de la construction de « fabriques » (aujourd'hui quasiment disparues) qui incarnent un « pays d'illusions », seules subsistent le Grand Rocher d'où l'eau coule et alimente toutes les pièces d'eau où s'ébattent des canards féral, mandarins et autres, la glacière, la grotte dite des philosophes qui était ornée de minéraux incrustés pillés pour la plupart.



*Le grand rocher*

Bélanger confie les plantations à Thomas Blaikie qui dessine le jardin avec des allées sinueuses et ondulations subtiles. Il fait venir des arbres et arbustes notamment exotiques : sophoras du Japon, arbustes à feuillage caduque, magnolias... Blaikie avait ses propres serres sur la commune de Sèvres où il cultive des melons qui réussissent et

deviennent à la mode. Il était passé maître pour arranger les plantes selon leurs familles botaniques.



Il est midi, c'est déjà la fin de la visite dans ce cadre enchanteur. Notre car nous conduit au restaurant « le Petit Villiers », situé dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, 75 av.de Villiers, où nous recevons un franc accueil. Nous avons déjà choisi dans l'autocar les plats proposés ce qui accélérera le service. Marie-Thérèse Drouillot engagée par ailleurs nous quitte et Elyane Tichier de la Touche nous rejoint simplement pour le repas.

Par un temps qui continue à être radieux, nous avons rendez-vous au parc Monceau, à 14h30 avec Amy Kupec-Larue, « garden guide Paris », américaine de Paris, notre guide pour l'après-midi.

C'est le duc de Chartres, Louis-Philippe d'Orléans (1747-1793), le futur Philippe-Egalité, qui fait édifier en 1769 une « folie », la folie de Chartres, entourée d'un jardin « régulier », sur une parcelle de la plaine Monceau.

Louis Carrogis Carmontelle (1717-1806), grand ordonnateur des fêtes du duc, aménage le jardin en parc à fabriques : pyramide égyptienne, pagode chinoise, temple, moulin. Ces petites constructions ne sont guère au goût de Thomas Blaikie qui y intervient à partir de 1781. Il ajoute une serre chaude, un jardin d'hiver et réalise de nouvelles allées et plantations diverses dans l'objectif d'en faire un jardin à l'anglaise.

Nous admirons tout au long de la promenade des arbres d'essence remarquable : érable, sycomore, tulipier de Virginie, platane d'Orient, hêtre pourpre, mûrier à papier (*Broussonetia papyrifera*) dont l'écorce peut servir à faire du papier), chicot du Canada (*Gymnocladus dioica*), savonnier de Chine (dont les graines servent à fabriquer des chapelets), hêtre, Ginkgo biloba, Sophora...

Le parc est noir de monde et il est regrettable que de très nombreux promeneurs n'hésitent pas à franchir les bordures des pelouses et piétinent l'entourage des arbres ce qui est très dommageable à la bonne santé de leurs racines...

Il est 16h30, cette seconde visite se termine, nous quittons Thomas Blaikie, mais peut-être retrouverons-nous son souvenir une prochaine fois pour une autre sortie sur d'autres lieux où il a œuvré en France.

Lydie Delalande

Participaient à cette sortie :

Marie-France et Maurice Brière, Ginette Dalleré, Lydie Delalande, Marie-Thérèse Drouillot, Solange Hémerly et une amie, Anne-Marie Josse, Aude et Sophie Laurens, George Mutch, Jacqueline Pesle, Thierry Rechniewski, Marie-Agnès Tiberghien, Noëlle Thuvignon.



*Carmontelle présentant les clés du parc Monceau au duc de Chartres (1790)*

## *In memoriam Pierre De Baecker*



*Pierre De Baecker, Ross Crichton, Jacques Leruez*

Pierre De Baecker est décédé le 28 janvier et enterré à Saint Malo le 5 février 2021, six ans et demi à peine après sa femme, Janine, le 30 août 2014.

Il avait quitté à regret Paris et l'Association pour se retirer à Saint Malo en juin 1994 compte tenu de la santé de sa femme.

Secrétaire général de 1991 à 1998 puis 2e Vice-président à partir de 1999 jusqu'à son départ pour Saint Malo, il veillait particulièrement, avec l'aide de sa femme, au bon déroulement de nos réunions et pendant de nombreuses années à l'organisation des voyages de l'association. Il était Chevalier de l'Ordre des Arts et des lettres.

Je me permets de citer ici les propos de présentation qu'à l'occasion d'une conférence sur les tartans et les kilts militaires qu'il avait donnée au Collège notre ancien président Jacques Leruez avait prononcé : « Si la carrière d'agent dans les assurances ne le prédisposait pas spécialement à s'investir aussi intensément qu'il l'a fait dans notre association, il avait d'autres raisons de le faire. Quand on a eu une grande tante dont le mari d'origine écossaise lui valut de porter le nom de Marie Stuart et quand on est le

petit-neveu de la célèbre suffragette Emily Wilding Davison qui, en 1913, au derby d'Epsom, s'est jetée sous les sabots du cheval du roi George V, bref, quand on a, outre des origines flamandes et bretonnes, une parcelle de sang écossais et anglais dans les veines, on ne peut que s'intéresser à l'Écosse et à l'Angleterre. Il n'est donc pas étonnant que Pierre se soit rapproché de l'Association dès les années 80 et qu'il ait accepté d'en devenir le Secrétaire général en 1991 à la demande de Georges Dickson. À ce poste il fut incontestablement d'une grande efficacité et d'un grand dévouement et quand Georges Dickson me confia la présidence de l'Association en janvier 1996, Pierre accepta de se succéder à lui-même et, avec l'aide de Janine, fut la cheville ouvrière de la transition entre deux présidents et quand enfin il passa le secrétariat général à des plus jeunes, il accepta de s'occuper encore de nombreux aspects de notre vie associative dont l'organisation matérielle de nos réunions ici. Par sa gentillesse et sa disponibilité, il a largement contribué à faire de notre Association une grande famille. Qu'il en soit chaleureusement remercié. ».

## *In memoriam Jean Guéguinou*



Jean Guéguinou est mort le 21 juin 2021 à Paris. Ses obsèques ont eu lieu le 1er juillet en l'église Saint Honoré d'Eylau

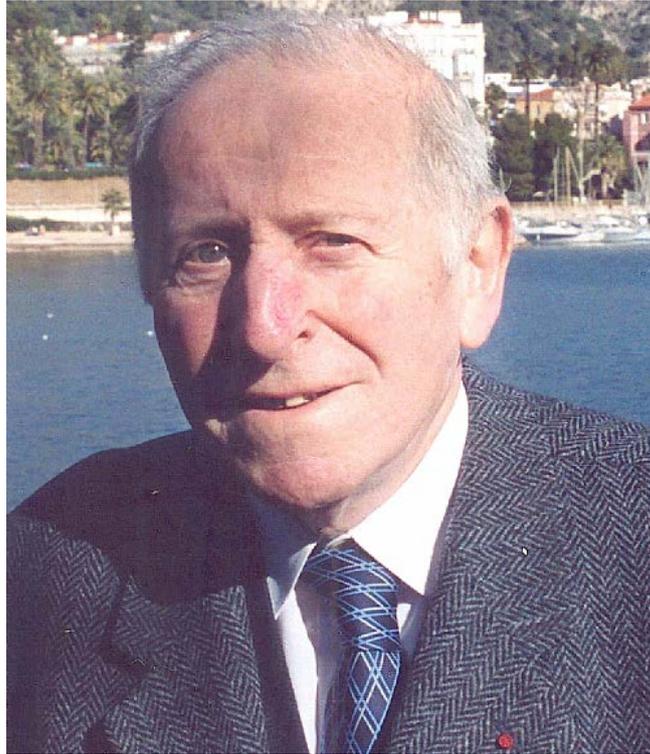
Diplomate, Jean Guéguinou était président du comité de patronage qui avait été créé à l'occasion du centenaire de l'Association et des célébrations du 7e centenaire de la Vieille Alliance ; il était alors à Londres en tant qu'Ambassadeur de France au Royaume-Uni (1993-98).

Il a terminé sa carrière comme Ambassadeur de France auprès du Saint Siège 1998-2000, puis élevé au titre d'Ambassadeur de France à cette date , il est devenu délégué permanent de la France auprès de l'Unesco jusqu'à sa retraite en 2006.

Enfin il a été membre ou président de divers conseils d'administration notamment celui de Cultures-France jusqu'à son remplacement par l'Institut français en 2010, de l'École du Louvre, de l'agence France-Museum pour le projet du Louvre Abu Dhabi, des Amis de Versailles, des œuvres de l'ordre du Saint-Sépulchre, des amis de l'École biblique de Jérusalem.

Il était commandeur de la Légion d'honneur, officier de l'ordre national du mérite, commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres, grand-croix de l'ordre de Pie IX (Saint-Siège), chevalier grand-croix de l'ordre royal de Victoria (Royaume-Uni).

## *In memoriam Michel Duchein*



Michel Duchein nous a quittés le 5 août 2021 dans sa 95<sup>e</sup> année. Membre de très longue date de l'Association il en était vice-président depuis 1990. Sa dernière conférence, toujours mémorable, au Collège date du 14 mars 2018 ('Deux Français en Ecosse à la veille de la Révolution, Pierre Nicolas Chantreau et Barthélémy Faujas de Saint-Fond'). Il a pu encore assister le 23 mai 2018 à la réunion du comité directeur et à la conférence de Clarisse Godard Desmarest sur la ville nouvelle d'Édimbourg (1767-2017) avant que son état de santé ne lui permette plus de se déplacer.

En plus de ses nombreuses conférences toujours passionnantes au Collège, il était un contributeur irremplaçable de notre bulletin (une trentaine d'articles depuis 1992).

Archiviste paléographe de la promotion 1949, il avait rejoint la direction des Archives de France en 1954, était chef du service technique de 1956 à 1978 et puis inspecteur général de 1978 à sa retraite en 1991. Il était inspecteur général honoraire et conservateur honoraire du patrimoine depuis cette date. Reconnu comme ayant marqué des générations d'archivistes quant à l'organisation des archives, il était aussi historien spécialiste des Tudors et des Stuarts.

Il ne faut pas oublier par ailleurs son activité de traducteur de nombreux romans policiers (Ruth Rendell, Ngaio Marsh, Issac Asimov...). Il en avait même publié un (*Bateau en Espagne*), sous le nom de Marc Delory, qui avait reçu le grand prix de littérature policière en 1965.

Il s'était enfin engagé dans les années 1960 au sein du mouvement Arcadie, considéré comme la première association homosexuelle, pour lequel il signa dans la revue homonyme de nombreux articles sous le pseudonyme de Marc Daniel.

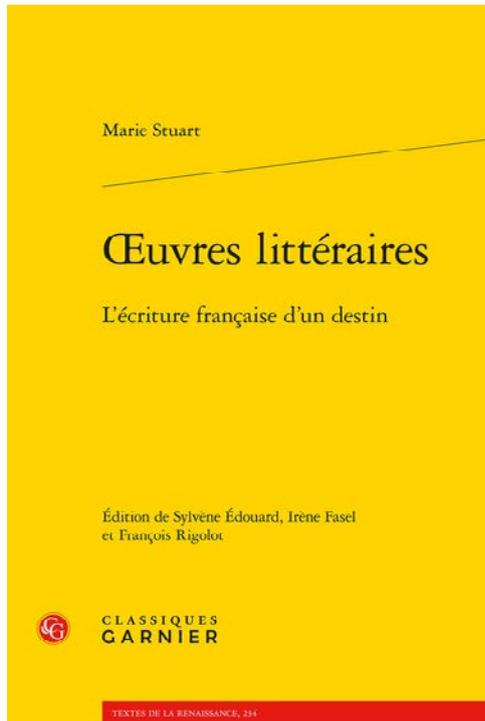
Pour ce qui concerne particulièrement l'Association je ne peux que rappeler *Son Histoire de l'Ecosse* (2013, publié chez Taillandier) ouvrage indispensable pour la connaissance de l'Ecosse, ses nombreuses biographies concernant les Stuarts : *Jacques Ier Stuart* (1985, publié chez Fayard), *Marie Stuart* (1987, publié chez Fayard), *Charles Ier, l'honneur et la fidélité* (2000, publié chez Payot) et *Les derniers Stuarts* (2006, publié chez Fayard) et son roman, *Marie Stuart et le bâtard d'Ecosse* (2002, publié chez Privat).

Il était officier de la Légion d'honneur (1987), commandeur du Mérite (1992), commandeur des Arts et Lettres (1982) et officier de l'ordre de l'Empire britannique (1999).

Il nous manquera ...

## Notes de lecture

S. Édouard, I. Fasel, F. Rigolot, (éd.), *Marie Stuart, Œuvres littéraires*, l'écriture d'un destin, Classiques Garnier, collection Textes de la Renaissance, Paris 2021, EAN : 9782406105145, 437 pages, 49€



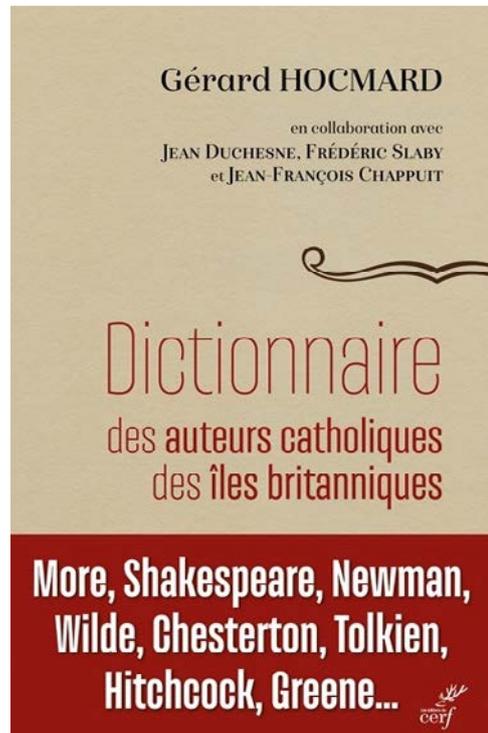
Si l'histoire tragique de Marie Stuart, reine de France et d'Écosse nous est bien connue, son œuvre littéraire l'est beaucoup moins. Cette anthologie critique de ses œuvres littéraires élaborée en revenant le plus possible aux documents autographes encore existants retrace le cheminement d'une écriture qui après avoir imité les modèles et conventions de l'époque arrivera à une vérité émouvante au cours de sa longue captivité en Angleterre :

Que suis-je, hélas, et de quoy sert ma vie  
Je ne suis fors qu'un corps privé de cœur,  
Un ombre vayne, un objet de malheur  
Qui n'a plus rien que de mourir envie.

Plus ne portez, o ennemis, d'anvie  
A qui n'a plus l'esprit et la grandeur,  
J'à consommé d'excessive douleur  
Votre ire en brief se voirra assovie.

Et vous, amys, qui m'avez tenu chere,  
Souvenez vous que sans heur, sans santay,  
Je ne scaurais aucun bon oeuvre fayre.

Souhaitez donc fin de calamitay,  
Et que sa-bas, estant assez punie,  
J'aye ma part en la joye infinie.



Cette passionnante édition resitue les écrits de Marie Stuart dans le contexte culturel mouvementé de la fin de la Renaissance.

Un livre à recommander à tous ceux qui s'intéresse à cette époque humaniste, à sa poésie, et à Marie Stuart ...

**G. Hocmard**, avec collaboration de J. Duchesne, F. Slaby, J-F. Chappuit, *Dictionnaire des auteurs catholiques des îles britanniques*, Les éditions du Cerf, Paris 2021 ISBN : 9782204145299, 496 pages, 29€.

Ce dictionnaire (500 notices assorties d'une introduction historique pour situer le contexte dans lequel la foi de chacun s'est exprimée) propose une visite guidée de la galerie des auteurs d'inspiration catholique romaine de Grande-Bretagne et d'Irlande, de la christianisation des deux îles et de la Réforme jusqu'à nos jours.

Thierry Rechniewski

# L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2021

## COMITÉ DE PATRONAGE

Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association  
Thouars-Marguerite d'Ecosse

Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,  
Professeur émérite à l'Université de Paris IV

Alain HESPEL, ancien Président de la Fondation  
Catholique Écossaise

*CE NUMÉRO A ÉTÉ RELU ET MIS AU POINT  
AVEC L'AIDE DE GINETTE DALLERÉ*

## COMITÉ DIRECTEUR

Président : Thierry RECHNIEWSKI  
Vice-Président : Jean-Claude MARTIN  
Secrétaire générale : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE  
Trésorier : Julien VALÉE

## MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Anne-Marie JOSSE-AUZELLE -  
George MUTCH - Lydie DELALANDE - Clarisse GODARD  
DESMAREST - Mathieu MAZÉ - George P. MUTCH - Aziza  
OUARDANI.

## SOMMAIRE

- **GEORGE MUTCH**  
*Grace Dalrymple Elliot, courtisane écossaise,  
témoin de la Révolution française* ..... p. 2
- **BENOIT DAMANT**  
*Les Élégies de Marie Stuart au temps de Pierre de Ronsard*..... p. 9
- **THIERRY RECHNIEWSKI**  
*Un tour d'Ecosse en 1832 avec le duc de Bordeaux*..... p. 20
- **LYDIE DELALANDE**  
*Une journée sur les pas de Thomas Blaikie au jardin de Bagatelle  
et au parc Monceau*..... p. 26
- *In mémoriam, Pierre De Baecker*..... p. 28
- *In mémoriam, Jean Guéguinou*..... p. 29
- *In mémoriam, Michel Duchein*..... p. 30
- **NOTES DE LECTURE**  
*Marie Stuart, Oeuvres littéraires (édition S. Edouard, I. Fasel, F. Rigolot)  
Dictionnaire des auteurs catholiques des îles britanniques (Gérard Hocmar)*.... p. 31

## POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	45 €	Association ou Jumelage	60 €
Couple	60 €	Membre Bienfaiteur (à partir de)	80 €
Etudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	20 €		

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Trésorier de l'Association :

M. Julien VALÉE - 14 quater, rue Charles Rhône - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE

par chèque, à l'ordre de l'Association Franco-Ecossaise